

BULLETIN
DE
L'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



PALAIS DES ACADEMIES
1, RUE DUCALE
BRUXELLES

Bulletin
de
l'Académie Royale
de
Langue et de Littérature Françaises
1954

BULLETIN
DE
L'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



PALAIS DES ACADEMIES
1, RUE DUCALE
BRUXELLES

SOMMAIRE

	Pages
Apologie pour Antoine Clesse (<i>Lecture faite par M. Gustave Charlier à la séance mensuelle du 12 décembre 1953</i>)	5
Charles Plisnier, Montois (<i>Lecture faite par M. Robert Bodart à la séance mensuelle du 9 janvier 1954</i>)	10
Miguel de Unamuno : Anthologie (<i>Lecture faite par M. Edmond Vandercammen à la séance mensuelle du 13 février 1954</i>)	16
Sur la réforme de l'orthographe et la pédagogie nouvelle par M. Alexis Curvers	22
BIBLIOGRAPHIE	
Gustave Charlier. — <i>Les lettres de Charles Van Lerberghe à une jeune fille</i> , par M. Henri Davignon	38
A. Mabilie de Poncheville. — <i>Vie de Verhaeren</i> , par M ^{me} Marie Gevers	42
CHRONIQUE	
L'Écrivain et son public par André Billy de l'Académie Goncourt	46

Apologie pour Antoine Clesse.

Lecture faite par Monsieur Gustave CHARLIER
à la séance mensuelle du 12 décembre 1953.

Je sais d'avance ce que l'on ne va pas manquer de m'objecter :
« Antoine Clesse ?... Ah oui ! le Béranger montois ! L'homme
qui a chanté la bière du pays, avec des accents mi-bachiques et
mi-publicitaires, et proclamé :

*« Flamands, Wallons, ce ne sont là que des prénoms.
Belges est notre nom de famille »,*

ce qui transpose sur la petite flûte les banalités redondantes du
genre cantate... Non, décidément !... »

Oui, je sais tout cela. Et j'ajouterais volontiers que ce qui me
gâte peut-être encore davantage la majeure partie de cette abon-
dante production rimée, sinon poétique, c'est son moralisme
naïf, et son didactisme parfois prudhommesque. Prendre la lyre
pour proclamer que

« Le travail, c'est la santé ! »,

que l'amour est la source de la vie, que nul ne doit rougir de son
père, que

« Soyons unis, et nous serons puissants »,

c'est, à mon humble avis, tourner carrément le dos à tout lyrisme.
Et voilà bien le cas de nous écrier à notre tour :

*« Il pleut des vérités premières,
Tendez vos rouges tabliers ! »...*

Puis Antoine Clesse a par trop sacrifié à la poésie de circon-
stances, laquelle l'a parfois bien mal inspiré. Je n'ignore pas que
Goethe a dit un jour que toute poésie est de circonstances, mais
tout de même, exalter les écoles d'adultes :

*« Nos professeurs consacrent leurs efforts
A transformer les natures incultes »,*

c'est fort louable, mais assez peu excitant. Et tendre la sébille pour les sinistrés de la Hollande :

*« Aux inondés, Belges, portons secours,
Lorsque le flot monte, monte toujours... »*

c'est assurément d'un brave homme et d'un cœur charitable, mais comme poésie...

Et l'on songe involontairement à ce Lebrun en lequel le XVIII^e siècle expirant crut voir revivre Pindare, et qui, à côté de ses strophes fameuses sur le vaisseau *le Vengeur*, nous a laissé des vers « Sur le rob antisiphilitique du citoyen Laffecteur »...

* * *

Ne nous hâtons pourtant pas de condamner sans appel le chansonnier montois. Il a droit, en toute équité, au bénéfice de certaines circonstances atténuantes.

D'abord, et avant tout, parce qu'il appartient à un temps qui, dans son immense majorité, a pris Béranger pour un grand poète. Il n'est peut-être pas, dans toute l'histoire littéraire, d'aberration collective plus étonnante que celle-là. Mais c'est un fait que chez nous, comme en France, le chantre de Lisette et du Dieu des bonnes gens a longtemps joui d'une popularité qui a été fort lente à décliner. A un jeune auteur qui débutait vers 1840, rivaliser avec ce Béranger tant applaudi devait être une irrésistible tentation. Clesse, à partir de certain moment du moins, y a fâcheusement cédé.

De toute évidence, il a voulu être le Béranger belge. Faute de pouvoir évoquer le « petit tondu », il a, lui, exalté Charles Rogier :

*« Au joug de l'étranger la Belgique échappée
Dans un de ses enfants est aujourd'hui frappée :
Charles Rogier n'est plus... ».*

Faute de pouvoir chanter la garde impériale, il a célébré la garde civique :

« Avec transport chacun de nous s'écrie :
Salut à vous, ô soldats citoyens ! »

Et son « vieux sergent », à lui, sert, en fait, dans cette honorable milice municipale :

« Simple sergent dans la garde civique,
D'un sort plus beau je rêvais les douceurs »...

C'est au point que Béranger lui-même a fini par trouver qu'il exagérait. Dans une lettre du 12 juin 1849, où il l'assure, du reste, de « toute sa sympathie », le chantre de Lisette le prévenait que ses vers avaient peu de chance de moraliser le peuple comme il l'espérait naïvement : « Je crains, lui disait-il, mon cher Clesse, que vous ne vous imposiez une rude tâche sans résultat utile ». Et il l'avertissait encore : « Le chansonnier, comme le poète, doit attendre que les sujets lui arrivent. Rarement, il doit courir après »... Sages conseils, mais qui ne furent guère entendus de son émule montois.

A cette influence prédominante de Béranger est venue, à partir d'une certaine date, s'adjoindre celle de Gustave Nadaud, ce qui n'était point, hélas, de nature à améliorer sensiblement la qualité de cette inspiration...

Oui, plus on y songe, plus on se trouve amené à voir, dans Antoine Clesse, une victime de Béranger, de ce Béranger dont il s'est fait le disciple, et parfois le copiste.

* * *

Or il valait mieux que cela.

Il y avait en lui un poète mort jeune, auquel hélas, le chansonnier seul a survécu.

Ce qui le prouve, c'est que, lorsqu'il consent à être lui-même, à ne pas sacrifier à son idole, il lui arrive de rencontrer de menues réussites, qui sont à la mesure de son modeste talent. Dans leur simplicité un peu brève et un peu sèche, ce sont d'assez jolies choses pour leur temps que ses strophes sur *Les Sabots*, sur *Mon Étau* ou même que les pièces qui s'intitulent *Près de la rivière* ou le *Chant du Laboureur*.

Il est même capable d'une inspiration satirique qui a de la malice, sinon du mordant. Je songe à ses petits vers sur la mode des tables tournantes, lesquels ne manquent vraiment pas d'esprit :

« *A Paris, muguets et barbons
Font cercle autour des guéridons...* »

Où il échoue, mais là, totalement, c'est quand il veut emboucher la trompette épique, chanter *la Saint-Hubert* ou encore — *horresco referens* — *la Bataille des Éperons d'or...*

Phénomène peut-être unique dans toute l'histoire littéraire : la meilleure œuvre d'Antoine Clesse, c'est encore, tout compte fait, son volume de début. Il s'agit d'un tout petit in-12, paru à Mons, chez Piérart, en 1841, et qui tranche sur notre production poétique moyenne du temps par la sûreté singulière et la réelle élégance de la forme. Pourquoi faut-il que ce débutant si bien doué n'ait pas persévéré dans cette voie ?

* * *

Mais j'ai hâte de fournir mes preuves.

Pour faire court, je citerai simplement quelques vers de deux sonnets empruntés à ce modeste recueil, et qui me paraissent définir assez ingénieusement deux grandes figures littéraires de cette époque.

Voici d'abord Lamennais :

« *Prophète, dont la main, dans ses écrits sublimes,
Sur le peuple étonné secouant ses maximes,
Dérroula les trésors d'un génie exalté,

Et qui, de l'évangile infatigable apôtre,
Sachant qu'on les voudrait en vain l'une sans l'autre.
A l'ombre de la croix rêva la liberté* ».

C'est daté — le détail a son importance — du 17 mars 1840. Et maintenant, en ces années d'évocations hugoliennes, on sera sans doute curieux de voir comment apparaissait au débutant de 1840, le grand poète des *Orientales* et des *Rayons et des Ombres* :

« Son drame est fantastique et réel à la fois.

Il chanta — ces beaux vers lui font une couronne —

Le Corse qui voulait, comme le roi des rois,

Les princes pour sujets et le monde pour trône!

Aux héros de juillet, morts en vengeant leurs droits,

Il consacra des chants dont la hauteur étonne.

Le grand arc triomphal se grandit à sa voix.

Il poussa jusqu'au ciel l'airain de la Colonne! »

Le genre une fois admis, et compte tenu de certaines maladresses de forme, on jugera sans doute que ces « miniatures », comme les appelle leur auteur, supportent — ou je me trompe fort — la comparaison avec les *Médailleurs* de Jules Lemaitre.

* * *

Ma conclusion — mais en faut-il une ? — c'est que le jour où, à la faveur de quelque anniversaire, l'on voudra raviver le souvenir du poète montois, le mieux qu'on pourra faire, ce sera de réimprimer ce petit volume de 1841, devenu aujourd'hui fort rare.

A la rigueur, on pourra y joindre, en appendice, une demi-douzaine de pièces postérieures. Mais rien de plus. Et l'on aura de la sorte, je crois, servi au mieux la réputation littéraire d'Antoine Clesse, que risqueraient fort d'écraser à jamais les lourds *in-octavo* de ses *Chansons* et de ses *Nouvelles Chansons*.

Charles Plisnier, montois ⁽¹⁾.

Lecture faite par Monsieur Roger BODART
à la séance mensuelle du 9 janvier 1954.

Mons, en Picardie belge, est une vieille cité un peu morte ou qui feint de l'être ; elle ferme les yeux pour mieux mûrir ses calculs, ses amours, ses haines. Le patois qu'on parle dans les faubourgs est sec, nerveux. Une bourgeoisie d'affaires, des avocats, des médecins, des fonctionnaires, occupe le centre ; on y vit un peu comme dans un camp retranché. Autour, c'est la banlieue rouge. Quelle place peut-il y avoir dans tout cela pour la poésie ?

Il y en a une pourtant, et Balzac l'aurait reconnue. Poésie coupante, nette comme un jugement de tribunal de commerce. Mais ce carillon dégringolant d'une vieille tour, ces rues qui se nomment « rue de la peine perdue » ou plus drôlement « rue de la grosse pomme », et en bordure du boulevard de ceinture, ce château en briques rouges où Verlaine passa les années les plus austères de sa vie, tout cela ne peut-il faire rêver un jeune homme mal guéri du romantisme ?

Vers les années 1912-1916, tous les jours, à la même heure, on voit passer devant ce sombre château un jeune homme aux cheveux longs, au front vaste, aux yeux doux et cruels ensemble, au nez en bec d'aigle, et qui inlassablement, fait sauter dans ses mains un trousseau de clés inutiles. Il est grand. Il a les épaules larges. Il marche vite. Le dos est légèrement voûté. Des rideaux se soulèvent. On dit :

— Voilà le grand Charles qui passe.

Que pense-t-il en faisant ce tour des boulevards ? Le fait-il comme un prisonnier, — comme Verlaine quelques années plus tôt, — fait le tour de sa cellule ? « Pour moi, déclare Hamlet, oui, pour moi, le monde est une prison. » Prison ou cage. Il y a

(1) Ces pages constituent le début d'un ouvrage consacré à C. Plisnier et qui doit paraître dans la collection des *Classiques du XX^e siècle* (Presses universitaires, Paris).

quelque chose de léonin dans ce jeune homme aux dents sauvages. Il se cogne rageusement contre les barreaux de cette ville, de ce monde.

— Fuir ! Là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres...

Mais fuir où, comment ?

Il y a la poésie, l'amour, l'action. Toutes ces routes l'appellent. Il s'engagera à fond dans ces pays de l'âme.

Tandis qu'il fait tourner fébrilement son trousseau de clés, il regarde ces maisons bourgeoises, leurs visages de pierre, durs, fermés. Bourgeoisie. Plisnier est un jeune bourgeois, il ne peut le nier. Il ne le nie pas. Un instant, il chasse de la main, comme une mouche irritante, cette constatation.

Hait-il la bourgeoisie ? En réalité, il ne peut haïr aucun homme d'où qu'il vienne. Il ne hait que l'injustice. On peut être fils de bourgeois, et à cause de cela, haïr dans la bourgeoisie un des visages de l'injustice.

Le jeune homme, en pensant cela, relève la tête, et d'une main nerveuse, peigne sa chevelure rebelle.

Il pense à ses ancêtres picards. Il aime ce plat pays où se heurtèrent tant d'armées, tant d'idées. Pierre Lhermite y déclencha la croisade. La Jacquerie s'y déchaîna. De là sont venus Calvin, Lefèvre d'Étaples ; le grand Ferret, Camille Desmoulins, Babœuf, Michelet.

Le grand Charles se reconnaît en ces Picards dont Abel Lefranc dit qu'entre tous les démolisseurs, ils figurent parmi les plus fougueux. Il est bien l'enfant de ce peuple violent et colérique qui a donné le branle au mouvement communal, qui s'est battu contre les Anglais, contre les Nobles, contre le clergé, et qui aujourd'hui se dresse contre les possédants.

Il hausse les épaules en pensant à ces historiens qui osent dire que toute protestation est d'origine montagnarde. Il sait bien, lui, que les plaines basses de Picardie offrent plus de prise à tous les combats, qu'elles sont le lieu d'élection des plus âpres controverses. Si la montagne est le haut lieu où se nourrissent les monologues, où s'édifient les châteaux de l'âme, la plaine, elle, est ouverte au heurt des idées : là s'élèvent les dialogues, se font et se défont les sociétés. Est-ce pur hasard si c'est en Picardie que naquirent la Réforme française et la Ligue ? Il n'y a pas de

hasard. Il y a une dialectique de l'histoire, un mouvement de flux et de reflux ; et ce mouvement, le Picard l'enregistre avec une vivacité de réaction singulière.

Ce jeune homme qui, à longues enjambées, arpente les boulevards déserts de sa ville, il ne lui faut pas chercher loin pour découvrir cette oscillation de marée. Ame déchirée, il se sent le lieu d'un violent duel.

Deux voix parlent en lui, qu'il connaît bien : son père et sa mère. Deux êtres qui s'aiment, et qu'il aime, mais qui se tournent le dos. Est-ce parce que l'homme, Bernard Plisnier, est peuple, alors que la femme incarne les traditions bourgeoises ? Les choses ont rarement cette simplicité. Certes, il doit couler dans les veines de son père, chef d'entreprise aujourd'hui mais fils de modestes planteurs de tabac d'Obourg, un peu du sang des paysans d'autrefois qui se révoltèrent contre les châteaux. En Bernard Plisnier, tête dure, avide de justice, la Jacquerie se perpétue. En sa mère, au contraire, il ne découvre qu'acceptation. Elle est la Sainte Femme qui prie, souffre en silence, espère. Elle ne comprend pas la révolte, mais elle l'a épousée.

Charles Plisnier, que ces deux pôles aimantent, est déchiré. Il prend conscience du monde et le monde est contradiction. Comment ne pas souffrir quand on se veut donner totalement à quelqu'un ou à quelque chose ? Vivre, sentir, penser, c'est pour ce jeune homme le supplice de la roue : être écartelé.

Malgré sa mère qu'il vénère, c'est cependant vers le monde de son père qu'il penche. C'est qu'il est homme, c'est-à-dire, insatisfait. Il a, comme son père, soif de science et de justice. Ce début du siècle est le début d'une ère. Nietzsche vient d'annoncer la grande nouvelle : Dieu est mort. Un demi-siècle plus tôt, deux juifs ont annoncé dans leur Manifeste une autre nouvelle : qu'il ne s'agissait plus de subir l'histoire mais de la faire. Le temps de l'homme commence. Le temps de l'espoir, du Progrès.

L'Europe se met à bouger. Des possédés, dans les neiges de Sibérie, brûlent d'une fièvre qui s'est déclarée trop tôt. Ils disent que chacun est responsable de tout devant tous, que nous portons sur nos mains le sang des autres. A Paris, dans une arrière-boutique, au milieu de cerveaux fumants qui se nomment Sorel, Romain Rolland, Benda, un polémiste obscur dont on ne sait

s'il est socialiste ou chrétien, ou les deux ensemble, décrit une Cité Harmonieuse où tous les hommes seraient admis, les hommes de toutes les races, de toutes les religions et même les animaux puisqu'ils sont des âmes adolescentes en quête d'elles-mêmes. Temps de l'Espoir ? Temps du rêve, disent les Machiavels d'alors. Mais l'un d'eux qui porte plusieurs noms dont celui de Lénine, écrit : « Il faut rêver. »

Aimanté par l'action, Charles Plisnier n'est pas moins aimanté par le rêve. Le rêve le plus brûlant n'est-il pas Dieu ? Mais quel Dieu ? Un Dieu voilé, ou Celui de sa mère ? Il ne sait trop... Ce jeune homme connaît jusqu'à la nausée l'odeur fade de l'église Sainte-Waudru, la paille usée des chaises, le velours du prie-Dieu du riche dont la présence près du banc de communion le scandalise. Mais peut-on d'un haussement d'épaule effacer le souvenir dans son sang de tant de générations à genoux dans l'odeur de l'encens et l'envoûtement du chant grégorien ? Rageusement, il nie tout cela, mais sa rage même est religieuse.

Religieux aussi est le laïcisme du temps. Le père de Charles ne croit pas à Dieu fait homme, mais il croit à l'homme fait dieu. C'est une nouvelle religion qui naît. Celle du Peuple. Sa Bible, autant que dans Marx, il la trouve dans Eugène Sue, Michelet, Hugo. Celui-ci surtout le hante, et sa *Légende des Siècles* qui dit les empreintes successives du profil humain depuis Ève, mère des hommes jusqu'à la Révolution, mère des peuples. Le Parti Ouvrier fomenta des grèves. Le sang coule à Liège, à Charleroi, à Mons. La bourgeoisie s'alarme.

Charles Plisnier ferme les yeux, évoque ce temps, trente ans auparavant, où son père allait et venait dans les communes soumises à l'état de siège. Les hôtels de ville étaient occupés par la troupe. Les soldats campaient sur les carrés des charbonnages. Des patrouilles de cavalerie parcouraient les routes. Parfois comme à Roux, des fusillades mettaient fin à l'émeute par la terreur.

Charles Plisnier marche d'un pas plus rapide. Ah, vivre dans un temps comme celui-là, non dans une « période », mais dans une époque ! Alors quelque chose commençait ; maintenant cela continue... Maintenant Bernard Plisnier est devenu un homme d'affaires, et son fils traduit Virgile, scande : Tytirae tu patulae...

— Je suis un homme qui a des ancêtres, pense le grand Charles en quittant le boulevard pour gagner sa maison. Des ancêtres bourgeois et révolutionnaires. Mais tout cela n'importe guère. Moi, que vais-je devenir ?

Il aime les siens ; mais il accepte difficilement que l'hérédité ait pu inscrire d'avance dans son sang son destin. Peu d'êtres cependant ont marché aussi fidèlement que lui sur les traces des ancêtres. Ceux-ci sont comme l'ébauche de cet homme chargé, tout en contradictions, qu'il sera un jour.

Physiquement, c'est à sa mère qu'il ressemble : c'est un Bastien plutôt qu'un Plisnier. C'est d'elle qu'il tient ces dents voraces, ce nez qui lui donne l'aspect d'un oiseau de proie. Il a aussi son sourire, sa soif de tendresse, et cette ouverture sur le monde de l'invisible. Mais de qui tient-il cette sauvagerie de l'esprit et du cœur, une cruauté de pillard normand, et aussi par moment, ce scepticisme quasi-voltairien ?

Le jeune homme s'engouffre dans la rue Ghisaire. Le voici devant sa maison, une maison très vieille et comme endormie, étroite, toute en hauteur et en longueur. En poussant la porte, il pense :

— Je ne suis ni mon père, ni ma mère. Tous deux parlent en moi. Mais moi, que suis-je ?

Comme sa sœur, il a été baptisé ; mais dès les premières années, l'éducation du fils a échappé à la mère. Elle a sa fille, Rose : elle pourra l'élever selon sa foi. Mais le fils, lui, appartient au père. C'est là une sorte de pacte tacite comme on en conclut fréquemment dans les familles bourgeoises. Deux âmes vivent côte à côte. Elles se touchent. Elles s'aiment ; cependant elles sont ailleurs. C'est une harmonie réelle, profonde, faite de deux dissonances. Ce chant qui crie ira s'amplifiant dans l'âme du fils ; il traversera toute son œuvre pour éclater, un jour, dans son poème le plus bouleversant : *Ave Genitrix*.

Ce poème, avant de l'écrire, il l'aura porté longtemps dans sa chair. Quand l'adolescent de 1910 monte les escaliers grinçants de la vieille demeure, pousse une porte, trouve sa mère assise à côté de la haute fenêtre, et qu'il l'embrasse, ce qu'il sent bouger à ce moment-là, au fond de lui, c'est déjà ce poème. Devenu homme, sa mère étant morte, c'est d'elle qu'il parlera sans cesse

dans ses poèmes, dans ses romans, même quand il aura l'air de parler d'autre chose.

Quand, un jour, il prendra son visage d'iconoclaste, quand il prendra goût au blasphème, son ombre le suivra comme un remords ; et quand au moment de publier ce livre sulfureux qui s'intitule *Histoire Sainte*, son éditeur lui demandera au téléphone ce qu'il faut inscrire sur la manchette, Charles Plisnier, avant d'avoir eu le temps de réfléchir, s'entendra répondre :

— J'en demande pardon au Dieu de ma mère.

Mais pendant sa jeunesse, c'est son père qui mène sa pensée. Il ne devine pas de suite combien cet homme est singulier, mais certaines réflexions autour de lui l'aideront à voir clair.

« Mon père, raconte-t-il, appartenait à cette génération d'idéalistes un peu naïfs et pathétiques, qui voulaient enseigner le peuple. Il croyait à la vertu des universités populaires, des livres écrits simplement pour des intelligences frustes, avides de savoir.

« C'est pourquoi il avait composé une histoire de la Révolution Française. Ses scrupules scientifiques, qui étaient grands, lui défendaient de « faire gros », mais il faisait coloré et dur. Sous sa plume lyrique, l'ami du peuple devenait « le divin Marat ».

« Mon professeur d'histoire, excellent homme et d'une probité parfaite, voulut lire cet essai et me le demanda. Je le verrai toujours lorsqu'il me le remit : sa barbe, qu'il avait longue et bouclée, tremblait. Ses lèvres hésitèrent un moment.

— Mais, dit-il enfin, c'est un brûlot !

« Qu'un industriel cultivé se permit de telles licences et jouât pareillement avec le feu qui sûrement le dévorerait un jour, dépassait son entendement. Et ce jour-là, je compris que mon père n'était pas du tout un homme ordinaire, qu'il était, oui, un peu maudit. *Je me promis de l'être, moi aussi, un jour.* »

Charles Plisnier n'échappera jamais tout à fait à cette influence paternelle. Pendant la première moitié de sa vie, il ne fera lui aussi qu'allumer brûlot sur brûlot. Ensuite, approchant du Dieu de sa mère, il n'en restera pas moins toujours « un peu maudit » ; et s'il se penche alors sur quelques destinées qui lui paraissent exemplaires, ce sont celles de certains « saints sulfureux » : Savonarole, Jeanne d'Arc, Pascal.

Miguel de Unamuno : Anthologie.

Choix de poèmes et traduction de l'espagnol
par Louis Stinglhamber ⁽¹⁾

Lecture faite par Monsieur Edmond VANDERCAMMEN
à la séance mensuelle du 13 février 1954.

Philosophe, essayiste, romancier, poète, Miguel de Unamuno nous a laissé une production considérable, l'une des plus attachantes et des plus universelles de l'époque contemporaine. Production universelle à force d'être enracinée aux profondeurs ibériques et il n'y a là aucun paradoxe. Si contradictions il y a, elles sont ailleurs et nous verrons dans quelle mesure. On ne peut approcher le dernier grand hétérodoxe espagnol sans être ému tout de suite par les déchirements de sa pensée, par l'inquiétude de son message spirituel, par la passion qui le maintient au sommet de l'espoir malgré la cruelle obstination de tous les vents. Il a fallu trop longtemps pour voir que l'anarchie, l'individualisme, les doutes du Protée basque jamais ne cessaient d'être amour de l'homme. Non pas l'homme abstrait mais, comme le dit l'écrivain lui-même, au début de son livre capital *Le sentiment tragique de la vie*, « l'homme en chair et en os, celui qui naît, souffre et meurt — surtout meurt — celui qui mange, boit, joue, dort, pense, aime ; l'homme qu'on voit et qu'on entend, le frère, le vrai frère ». Unamuno ne veut point abolir l'éternelle et angossante contradiction qui demeure la base de notre existence, mais il l'affronte. Il pense notre destinée, certes, mais il veut surtout la sentir : c'est là qu'il est poète et c'est là encore qu'il

(1) Éditions Pierre Seghers, Paris.

peut affirmer « Dios es cosa de corazòn ». Dieu est affaire de cœur. Et justement, le drame unamunien naît du conflit entre cœur et raison.

Révolté contre la tyrannie des idées, Miguel de Unamuno réclame le droit à la contradiction idéologique, « inaliénable droit, dit-il, à me contredire, à être neuf chaque jour, sans cesser pour autant d'être toujours le même ». C'est ce qui a dérouté certains de ses lecteurs ou de ses exégètes et c'est ce qui, aujourd'hui encore, facilite une opposition parfois injuste, sinon mal inspirée.

L'individualisme du penseur est typiquement espagnol. « Je le confesse, lisons-nous, j'ai un sentiment tragique de la vie... je suis l'épée et la meule et j'aiguise l'épée en moi-même ». Cet écrivain au personnalisme débordant va se donner tout entier à un idéal philosophique qui réclamera de lui une attitude vitale, ennemie de la science et basée sur l'irradiation du cœur. Dans ses recherches sur la condition humaine, il aura pour maîtres Pascal avec sa foi angoissée, Kierkegaard avec sa contradiction existentielle, James avec son pragmatisme initial, Carlyle avec son culte du héros. Le grand thème unamunien c'est celui de l'immortalité de l'âme comme unique possibilité de transcendance existentielle et l'auteur l'aborde avec une faim de Dieu jamais satisfaite. Mais ne pouvant concevoir Dieu au moyen de la seule raison, il n'admet au problème de l'immortalité de l'âme ni la solution catholique, ni la solution rationaliste. La première lui apparaît satisfaire la vie, mais elle laisse en opposition la raison et ses exigences ; tout en opérant sur le concept de réalité, la seconde ne lui permet pas de découvrir une vérité qu'il puisse vérifier et qui lui serve de consolation. Son sentiment tragique de la vie résulte clairement de cet échec. Cependant il trouvera quelque réconfort dans la vision d'un Dieu plus personnel, le Dieu de la vie ou du cœur, c'est-à-dire l'Amour suprême. L'Amour, voilà sa porte de sortie, mais ce même amour est encore un désir, un sentiment panique au sein de la durée. Unamuno écrit à ce sujet : « Le mystère de l'amour, qui est celui de la douleur, a une forme mystérieuse qui est le temps. Nous attachons l'hier au lendemain avec des chaînes d'angoisse, et l'aujourd'hui n'est à dire vrai que l'effort du passé pour deviner l'avenir ».

Louis Stinglhamber retrace brièvement les caractères de cette philosophie et il le fait assez objectivement. Il note : « Certains biographes et critiques, bien ou mal intentionnés, ont taxé le Recteur de Salamanque de superbe et de mauvaise foi. Il faut se montrer prudent avant de soupçonner l'honnêteté et d'incriminer l'orgueil. Car l'hypocrisie et la fatuité ne sont pas toujours où l'on pense. En réalité Unamuno est le type le plus dépouillé et le plus sincère de l'humanité dans son existence angoissée de l'au-delà, où Grousset voulait voir le faite de la grandeur de l'homme ».

On ne peut oublier tout cela ni bien d'autres choses encore sur lesquelles Serrano Poncela vient d'insister dans un remarquable ouvrage qui vient de paraître au Mexique et intitulé *El pensamiento de Unamuno* (Fondo de Cultura economica). On ne peut l'oublier si l'on veut suivre l'idée unamunienne à travers sa poésie, car c'est le même homme qui pense et souffre en écrivant un essai comme *Le sentiment tragique de la vie*, un roman comme *Tía Tula*, un poème comme *Le Christ de Vélasquez*.

En nous proposant une anthologie malheureusement trop courte des poèmes de Unamuno, Louis Stinglhamber ne manque donc pas d'attirer l'attention de ses lecteurs sur l'angoisse métaphysique de l'écrivain. Sur le plan de la poésie, notre traducteur a raison de vouloir un choix où se concentre l'âme du poète, mais je crois que cette œuvre lyrique offrait encore d'autres pages souvent plus émouvantes et, de toute façon, je ne puis admettre que *Le Christ de Vélasquez* soit un *pensum*.

Le poète, quoique basque de naissance, avait parfaitement compris la manière dont la Castille a absorbé les pluralités régionales ibériques. Comme la plupart des écrivains de la fameuse génération de 98, Machado, Baroja, Azorín, il fut en quelque sorte « castillanisé ». Voyez le poème intitulé

CASTILLE.

*Tu m'enlèves, ô terre de Castille,
Sur la paume rugueuse de ta main,
Au ciel qui t'incendie et qui te rafraîchit,
Au ciel, ton souverain.*

*Terre aux nerfs vigoureux, de muscle et de clarté,
Dispensatrice de vaillance et d'énergie
Le présent prend chez toi les vieux tons
Du noble temps jadis.*

*A la concavité de la plaine céleste
Confine le circuit de tes campagnes nues ;
Le soleil a chez toi son berceau, son sépulcre,
Et son temple.*

*Ta ronde immensité n'est qu'un vaste sommet,
Et je me sens en toi soulevé vers le ciel ;
L'air des cimes est celui qu'on respire
Sur tes plateaux déserts.*

*Géant autel, ô terre de Castille,
Je livrerai mes chants à ton espace ;
Dignes de ton renom, ils descendront au monde
Du haut des altitudes.*

Unamuno a créé son propre Dieu. Écoutons le poète dans le désert de sa solitude, face à face avec cette divinité :

DANS LE DÉSERT.

*Chaste amour de la solitude,
Quête acharnée vers le mystère,
Immersion dans la source de vie,
Après consolation !*

*Loin de moi, pauvres frères ;
Laissez-moi m'en aller au désert,
Laissez-moi seul à seul avec mon propre sort,
Sans compagnon.*

*Je veux aller là-bas, me perdre dans les sables
Seul avec Dieu, loin des maisons et des sentiers,
Des fleurs, des arbres, des vivants,
Tous les deux solitaires.*

*Moi, solitaire et seul sur terre,
Dieu, là-bas, seul et solitaire au ciel,*

*Entre les deux l'immensité tendant
Son âme nue.*

*Je lui parle là-bas sans témoins indiscrets,
Je lui parle en secret et d'une voix brisée,
Et Lui secrètement écoute mes sanglots
Qu'il garde dans son cœur.*

*Dieu me donne un baiser de sa bouche infinie ;
De sa bouche d'amour toute en feu,
Me baise sur la bouche et me l'enflamme
Toute en désir.*

.....

*Demeurez quant à vous dans la douceur des terres
Qui reçoivent les eaux du ciel ;
Tant qu'il pleut, la face de Dieu dans les nuages
Se voile avec sévérité.*

*Gardez vos champs comblés
D'arbres, de fleurs, d'oiseaux... ; je vous accorde
Tous les dons où plongés vous vivez
En aveugles de Dieu.*

*Laissez-moi seul et solitaire, en solitude
Avec mon Dieu farouche, au sein du désert ;
J'y puiserai dans les eaux souterraines
L'âpre consolation.*

Voici un exemple des prières paniques auxquelles se livrait le poète :

LA PRIÈRE DE L'ATHÉE.

*Entends ma voix ô toi, Dieu qui n'existes pas,
Recueille en ton néant mes lamentations
Toi qui jamais ne laisses les pauvres humains
Sans baume d'illusions. Tu ne résistes pas*

*A notre instance et tu revêts notre désir.
Plus tu t'éloignes maintenant de ma pensée
Et plus je me souviens des lénifiantes fables
Dont ma nourrice adoucissait mes tristes nuits.*

*Tu es grand mon Dieu ! D'une telle grandeur
 Que tu n'es qu'une idée ; il n'y a d'étriqué
 Que la réalité, si loin qu'elle s'étende*

*Pour te contenir. Moi je souffre à tes dépens,
 O Dieu l'inexistant, car si tu existais
 J'existerais aussi moi-même en vérité.*

La figure du Christ a beaucoup attiré Miguel de Unamuno. Quand il parle de l'agonie du Christ, il rend au terme *agonie* sa signification première, son idée d'effort. Pour lui, le Christ est celui qui lutte pour concilier ses contradictions. Ici encore l'auteur voit le moyen d'universaliser son sentiment tragique de la vie, comme l'a remarqué Serrano Poncela. Il nous serait intéressant de comparer *Le Christ de Vélasquez* et *Le Christ gisant de Sainte Claire de Palencia*, celui-ci tout rempli de l'humaine essence de l'homme et celui-là plus près de Dieu. Écoutons pour finir une page plus courte qui affirme une tristesse d'âme si unamunienne :

QU'EST-CE QUE TA VIE, MON ÂME ?

*Qu'elle est ta vie, mon âme, et quel est ton salaire ?
 Pluie dans le lac !*

*Quelle est ta vie, mon âme, et quel est ton climat ?
 Vent sur la crête !*

*Comment se vivifie, ô mon âme, ta vie ?
 Ombre dans la caverne !*

*Pluie dans le lac !
 Vent sur la crête !
 Ombre dans la caverne !
 Larmes, la pluie du haut du ciel !
 Sanglot perpétuel, le vent !
 Tristesse inconsolable, l'ombre !
 Et pluie et vent et l'ombre harmonisent la vie.*

Nous pouvons maintenant conclure avec Louis Stinglhamber : « C'est ce vent des cimes nues qu'on sentira passer brûlant ou glacial, nocturne ou aveuglant de lumière dans cette poésie qui, par l'intensité de l'angoisse et en dépit de l'expression rocailleuse, dépasse tous les cris des muses philosophiques entendues jusqu'ici ».

Sur la réforme de l'orthographe et la pédagogie nouvelle.

Réflexions d'un observateur.

La question de la réforme de l'orthographe ne peut laisser l'Académie indifférente. Mais il est vain d'espérer en ces sortes de matières, que les casuistes appellent volontiers « matières libres », l'accord unanime. Les réformateurs eux-mêmes apparaissent divisés : les uns prétendant aller jusqu'au bout de leur logique simpliste, les autres se prononçant pour telle ou telle solution de compromis. M. Alexis Curvers a bien voulu nous adresser des réflexions qui, sur le ton de l'ironie désabusée, constituent, en faveur de l'orthographe et de la pédagogie traditionnelles, un plaidoyer de qualité. Nous lui accordons de la meilleure grâce du monde l'hospitalité de notre Bulletin. Mais sans prendre sous notre bonnet, en tant que compagnie académique, tous les arguments tels qu'ils sont ici mis en avant. Selon qu'il en a toujours été dans ce Bulletin, c'est l'auteur seul qui prend ses responsabilités ; et il est, en l'occurrence, de taille à les prendre. Un plaidoyer attire souvent une réplique. La controverse n'est pas close. On appréciera la manière élégante et ferme qu'a M. Alexis Curvers d'engager le fer.

Les réformateurs de l'orthographe française m'étonnent par leur modération. Au lieu d'aller droit à l'orthographe phonétique, c'est-à-dire à l'heureuse anarchie où tendent véritablement leurs efforts, ils retardent à plaisir le moment de leur victoire dès à présent certaine, en bataillant sur des brouilles comme le pluriel des noms propres, les consonnes doubles et quelques accents circonflexes. Mais qu'importe qu'on écrive *honneur* ou *oneur* ? Chacune de ces deux formes est aussi conventionnelle que l'autre.

Quelle que soit celle que l'on adopte, une fois qu'elle sera adoptée il faudra bien s'y tenir, et voilà restauré le principe d'autorité qu'il s'agissait précisément d'ébranler. *Honneur* ou *oneur* : simple affaire d'habitude, où ne s'entêtera nul esprit de bon sens. De mon temps, je veux dire du temps qu'à l'école on apprenait encore à lire et à écrire, l'habitude était prise dès la première année, et l'on ne s'arrêtait plus à ces faux problèmes. Sachant lire, nous lisions. On nous donnait des livres peu illustrés. La lecture était l'exercice bientôt familier par lequel nous nous efforcions de découvrir le sens d'un texte, sa beauté. Les règles de l'orthographe française étant les moins arbitraires qui soient, l'accoutumance que nous en avions nous servait, dans les cas douteux, à saisir la forme et le rapport des mots, c'est-à-dire la pensée de l'auteur. Ces temps sont révolus.

Je sais bien que les réformes, même partielles, auraient immédiatement deux très grands avantages.

Le premier serait de rendre illisibles à la nouvelle génération, et du jour au lendemain, tous les livres dont s'est nourrie la culture des générations précédentes. Écrivez *oneur* au lieu d'*honneur* : la chose est indifférente en elle-même, mais Racine et Molière, Hugo, Stendhal, Baudelaire et Verlaine, dans leurs éditions actuelles, vieillissent tout d'un coup de trois ou quatre siècles et deviennent aussi rébarbatifs, aussi peu accessibles que le sont présentement au profane les manuscrits du moyen âge. Inutile de craindre qu'on les réédite : nous n'avons déjà pas trop de papier pour les magazines !

Et sans doute, tôt ou tard, ces grands auteurs auraient fini, comme avant eux ceux du moyen âge, par se démoder ; leur grammaire, leur style, leur prosodie, par s'obscurcir tellement qu'il aurait fallu, quelque jour, traduire leurs œuvres dans la langue de l'avenir, comme nous traduisons, en y perdant beaucoup, celles du moyen âge. Mais c'eût été peu à peu, par l'effet de l'évolution naturelle et comme insensible du langage, tandis que la réforme de l'orthographe va précipiter l'action du temps, devancer la nécessité et produire subitement en bloc les mêmes phénomènes de vieillissement qui se seraient échelonnés sur des dizaines ou des centaines d'années. Resterait à savoir si ce seront bien les mêmes phénomènes ; si la réforme, imposée par décret,

sera bien telle que l'auraient finalement exigée les vicissitudes spontanées de l'usage ; si les vœux des réformateurs, du reste fort discordants entre eux, concordent mieux avec les tendances qui prévaudront réellement dans la langue future ; si l'orthographe réformée ne paraîtra pas demain plus incommode, plus incertaine et plus absurde que l'orthographe d'hier ; si, à partir du moment où l'on aura lézardé l'édifice, il n'y faudra pas des replâtrages annuels... Autant de questions oiseuses pour les gens pressés que nous sommes.

Il y a moins de différence entre l'écriture de Corneille et la nôtre qu'entre la nôtre et celle qu'on veut y substituer d'office en un tournemain. Or nous trouvons déjà Corneille archaïque. Que sera-ce quand aux archaïsmes du style s'ajouteront ceux de l'écriture ? J'entends bien qu'on aura l'obligeance de rééditer tout au moins le *Cid*, pour les écoles, dans sa version nouvelle. Mais alors surgiront d'autres difficultés, notamment à l'endroit de la versification, dont les règles sont fondées sur l'orthographe. Touchez à l'orthographe, et vous faussez ou escamotez quantité d'éléments dont dépend l'efficace de la technique poétique : rimes, hiatus, syllabes fortes et faibles, lettres muettes, signes du pluriel, élisions, liaisons, etc. Ces difficultés ne pourront être élucidées qu'à l'aide d'un commentaire, et l'abondance des notes explicatives dont sera hérissé le texte en fera sentir plus vivement que jamais l'archaïsme. En somme, force est de choisir entre l'archaïsme du texte et celui de l'écriture. Mais on pense bien qu'entre une orthographe surannée, qui nous permet encore d'accéder directement à la littérature, et une orthographe modernisée qui nous en empêche, le siècle du progrès n'hésitera pas longtemps.

Voilà donc un premier objectif atteint : les bibliothèques inutilisables, le patrimoine classique définitivement relégué au rang des vieilles lunes pour spécialistes, hors de portée de la jeunesse. Bon débarras ! Et magnifique coup double ! Ce ne sera plus désormais la faute aux lecteurs s'ils consacrent leurs loisirs aux gazettes, aux romans du jour, au dernier cri, au dernier bateau, car tout ce qui datera d'avant la réforme leur semblera grimoire. Pour les auteurs modernes, quelle garantie contre les comparaisons fâcheuses ! Table rase ! La littérature repartant

à zéro, tous les espoirs renaissent et la place est libre pour un nouveau Malherbe. Nous avons déjà soustrait à l'empire des règles la peinture, la musique et presque tous les arts. Pourquoi laisser en esclavage la littérature et la poésie ? Or le moyen le plus sûr de discréditer les règles, c'est d'éliminer les modèles qui témoignent en leur faveur. Et le meilleur moyen de mettre hors du jeu ces témoins gênants, c'est de rendre leur voix intelligible, ce qui s'obtiendra automatiquement par la réforme de l'orthographe.

J'ai dit que celle-ci comporte deux immenses avantages. Le second est du même genre que le premier. Ce sera de couper décidément les liens les plus visibles par lesquels le français se rattache au latin, et, par suite, de faire apparaître de plus en plus inutile l'étude de cette langue vraiment morte.

Par exemple, entre le mot *enfant* et la forme latine *infant(em)*, il n'y a de commun pour l'oreille que la lettre *f*, tandis que l'œil saisit d'emblée une ressemblance frappante. Si vous écrivez *anfan*, cette dernière ressemblance s'efface. L'aspect du mot se conforme strictement à sa sonorité, mais contraste avec l'aspect des autres mots qui, prononcés différemment, sont pourtant de même origine (comme *infantile*). Les mots apparentés perdent l'air de famille où se perpétuait le souvenir de leur ancêtre commun. Le mot latin est cet ancêtre qu'il devient dès lors facile, presque inévitable, d'oublier et de renier. Ainsi se réalise l'autre grand rêve des réformateurs : l'abandon du latin.

Il faut confesser ici que, si j'admire la modération de ces réformateurs assez timides pour hésiter en si bonne voie, les défenseurs de la tradition m'étonnent bien davantage par leur imbécillité. Comment ne s'en trouve-t-il pas un parmi eux pour oser proclamer que l'orthographe prétendument rationnelle sera non seulement préjudiciable à la connaissance de la langue, mais encore *beaucoup plus difficile à comprendre et, partant, à apprendre* que l'orthographe classique ? La raison en est que, les mots étant certes des groupes de sons mais surtout des expressions d'idées, la compétence de l'intelligence, en ce qui les concerne, l'emporte nécessairement sur celle de l'oreille. Il est à la fois utile à l'esprit et facile à la mémoire de retenir *enfant, infantile*, plutôt que *anfan, infantil* ; et de régler la forme des mots sur

leur signification plutôt que sur leur musique. Les archaïsmes de l'orthographe présentent l'inconvénient mineur d'être anachroniques pour l'oreille, et l'avantage majeur d'attirer immédiatement le regard du lecteur sur l'origine et la dérivation des mots, faits qui n'ont rien d'anachronique. De l'oreille et du regard, c'est l'oreille qui risque le plus de se tromper, et d'induire l'intelligence à se tromper à son tour. On s'habitue assez naturellement à écrire *respect* comme *respectueux*, *perspective*, *aspect*, etc. ; mais au nom de quelle logique se souviendra-t-on de l'écrire comme *reflet* (qui de son côté a produit *réfléter*) ou comme *progrès* (*progresser*) ? A quoi bon déraciner les mots de leurs catégories étymologiques pour les redistribuer en catégories phonétiques bien plus arbitraires encore ? Voilà ce que répondraient les tremblants gardiens de l'usage, s'ils n'étaient paralysés par la pusillanimité propre à tous ceux qui, en face du parti de l'aventure, ont pour eux l'évidence.

Fort heureusement, ne songeant pas à triompher sur le terrain des principes où ils seraient imbattables, les mainteneurs de l'orthographe se contentent de tirer leur poudre aux moineaux, c'est-à-dire de discuter sur des points de détail sans aucune importance. Encore discutent-ils fort mal, et comme en s'excusant d'avoir raison. On leur coupe le souffle en leur assenant cinq ou six objections, toujours les mêmes, tendant à montrer que, par-ci par-là, une lettre abusive a pu se glisser dans un mot à la faveur d'une fausse étymologie. C'est d'ailleurs bien curieux : les contempteurs de l'étymologie reprochant à l'orthographe de n'être pas toujours fidèle à l'étymologie font penser à ces républicains qui accusent le roi de n'être pas assez royaliste. Parmi les quelques anomalies dont ils tirent ce genre d'arguments, le mot *poids* est de ceux qu'ils mettent le plus volontiers au pilori sous prétexte que la lettre *d* ne s'y justifie pas, *poids* venant de *pensum* (pesé) et non de *pondus* (poids) ; car le latin, comme l'étymologie, dès qu'on en peut faire flèche contre l'orthographe, retrouve instantanément son prestige aux yeux de ceux qui veulent, dans tous les autres cas, nettoyer l'orthographe de toute trace de latin ! La réponse est obvie : il est clair que ce *d*, tout contestable qu'il est, s'est maintenu par simple raison de commodité, afin d'éviter la confusion avec *pois* et *poix*. Cette erreur utile est d'ailleurs

légère. Car *pensum* n'est lui-même qu'une forme de *pendere* et ainsi se rattache tout de même à *pondus*, qui a donné *pondéré*, *impondérable*, etc. Entre tous les mots de cette famille où se retrouve l'idée de poids, le trait commun est la lettre *d*. Ne se fût-elle pas introduite dans *poids*, il serait sage de l'y mettre.

Au lieu de déplorer qu'il y ait tant de façons de transcrire un même phonème, on devrait s'en féliciter pour la clarté du discours. Il est plaisant de citer, en faisant mine de s'y casser la tête, la série fameuse : *sain*, *saint*, *cing*, *sein*, *ceint* et *seing*. Mais du jour où l'on écrira uniformément *sin*, on verra comme le casse-tête sera pire ! Plus d'un lecteur alors regrettera les fines et précieuses diversités actuelles, qui, pour prix d'un léger effort accompli une fois pour toutes, parlent si bien à l'œil et à l'esprit ; tandis qu'un effort autrement ennuyeux sera toujours à recommencer pour distinguer six mots très différents sous une graphie unique. Qu'aura-t-on gagné à les confondre dans une apparente identité, où plus aucun signe visible ne reliera *sain* à *assainir*, *saint* à *sainteté*, *cing* à *cinquante*, *sein* à *insinuer*, *ceint* à *ceinture* et *seing* à *signer* ? Un Italien lisant la phrase : *Le messenger sain et sauf, après s'être ceint les reins, cacha dans son sein les cinq bulles revêtues du seing du saint-père*, y reconnaît sans peine les équivalents de *sano*, *cinto*, *seno*, *cinque*, *segno*, *santo*. Écrivez *sin* partout, il ne comprendra plus rien. Nous non plus.

Nous rencontrons à ce propos la belle ânerie selon laquelle l'italien, digne en cela de servir de modèle au français, userait d'une orthographe phonétique. C'est le contraire qui est vrai : loin que l'italien s'écrive comme il se prononce, il se prononce comme il s'écrit. Or il s'écrit comme le français, en raison même de l'origine latine dont il est resté plus proche. Seulement, langue vocalique et accentuée, sans syllabes muettes, il a, du type latin des mots, conservé distinctement tous les sons qui, en français, assourdis, syncopés, nasalisés ou diphtongués, ont donné lieu à des homonymies. Ainsi les mêmes lettres qui en français s'écrivent comme elles ne se prononcent plus, en italien se prononcent encore comme elles s'écrivent. Les supprimer de l'orthographe française serait s'écarter plutôt que s'inspirer de l'exemple italien.

L'orthographe phonétique n'est concevable que dans une

langue qui, précisément comme l'italien, n'a pas altéré notablement les sons primitifs de son alphabet ; où, par conséquent, à chaque son correspond une lettre. Tel n'est évidemment pas le cas du français, avec ses *on, en, in, eu, un, oi, ch*, etc. Inventera-t-on des signes nouveaux et particuliers pour représenter ces phonèmes ? Ce serait ajouter à la complication de l'écriture et défigurer définitivement les mots.

Cette perspective, nous l'avons vu, n'a rien qui déplaie à nos réformateurs, puisqu'ils souhaitent en réalité l'avènement d'une langue entièrement nouvelle, désencombrée du passé, sans racines, sans traditions, sans monuments accessibles. Mais c'est ici que leur naïveté me surprend. Ne voient-ils pas que ce qu'ils convoitent avec tant d'acharnement est déjà à leur merci, et que la langue française, à proprement parler, si elle existe encore à l'état de vestige, sera lettre morte, c'est le cas de le dire, pour la génération qui monte ?

Cette génération, n'oublions pas qu'elle est en train d'apprendre à lire et à écrire (si du moins il est encore licite de s'exprimer ainsi par extension du sens de ces verbes) au moyen de ce qu'on appelle les méthodes nouvelles. Le résultat de ces méthodes, voici ce que j'en connais.

Un enfant intelligent, premier de sa classe, fait en quatrième primaire *vingt-neuf* énormes fautes dans une dictée de dix lignes. Cette dictée pourtant a été « préparée » : cela signifie que le texte, écrit par le maître au tableau, est d'abord resté sous les yeux des élèves pendant un quart d'heure, temps suffisant, on l'espérait du moins, pour leur permettre d'enregistrer et de retenir jusqu'à la fin de l'exercice *l'aspect* des mots, à défaut des règles insoupçonnées qui en fixent la forme. S'étonnera-t-on qu'un tel effort de mémoire purement visuelle soit voué à l'échec ? La méthode conviendrait peut-être à de jeunes chimpanzés. Pour des enfants, une série d'arabesques inexplicables est somme toute plus difficile à apprendre par cœur que ne seraient, par exemple, les quatre conjugaisons.

L'enfant, bien entendu, ignore en quoi consistent les fautes qu'on souligne au crayon rouge dans sa composition. Il n'a aucune notion de ce que peut être une faute, puisqu'il n'en a aucune de ce que sont les règles. Les fautes d'orthographe sont pour lui

de même espèce que des fautes de dessin ; la dictée, une sorte de jeu d'adresse où le gagnant a eu de la chance. S'il n'a fait que vingt-neuf fautes, c'est grâce au peu de rudiment que ses parents lui ont enseigné, après journée, selon les méthodes anciennes. A l'école, cet enfant n'a jamais entendu parler de masculin ni de féminin, de singulier ni de pluriel, de pronom ni d'adjectif, de lettre *a* ni de lettre *b* : ces sujets sont entièrement exclus de l'enseignement moderne, parce qu'ils participent de la nature de l'abstraction, bête noire et tabou numéro un de cet enseignement. Or l'abstraction, c'est la condition *sine qua non* du raisonnement.

En revanche, le même écolier ne cesse d'acquérir des connaissances remarquablement étendues sur l'élevage du lapin, l'étonnement d'une citerne, le vêtement des peuplades mongoles, le métier du ramoneur, etc. Cela, au moins, est concret et n'exige de l'esprit aucune sorte d'effort. A la bonne heure ! Au lieu de se fatiguer à passer du connu à l'inconnu par le moyen de l'abstraction, les élèves s'exercent, pour l'amour du concret, à passer indéfiniment du connu au connu, c'est-à-dire à ramper au niveau du néant intellectuel. Le succès est assuré : il sortira de là une humanité absolument et à jamais incapable de critique, une armée docile de lecteurs de journaux, de « chers auditeurs », de syndiqués modèles et d'électeurs à 99 pour cent des voix. Un vieil ouvrier, socialiste de la première heure, me disait : « Monsieur, on a donné l'instruction au peuple. Mais quand je vois les cahiers de mon fils, je comprends bien qu'on nous a encore une fois trompés, et que l'instruction d'aujourd'hui n'est que la caricature de celle que nous aurions voulu recevoir autrefois. » J'ai salué très bas ce trait, admirable en effet, de perspicacité.

Cet homme avait senti que l'important serait de former les esprits et que l'élevage du lapin ne les forme pas, tandis que les règles de l'accord du participe les formaient. Je défie n'importe qui de concevoir l'idée la plus simple, d'entendre même le sens d'une phrase, s'il n'est pas en mesure de saisir correctement cette fameuse règle du participe que les éleveurs de lapins brandissent comme une chinoiserie d'un autre âge, au lieu que c'est une merveille de bon sens et de clarté.

On nous répète que l'élevage du lapin est utile (mais je me

demande à quoi, si ce n'est à élever des lapins) et que les subtilités de la grammaire, c'est du temps perdu. Elles ne servent, en effet, Dieu merci, à rien. Il se trouve seulement que ces subtilités coïncident, dans toute langue un peu noble, avec celles de la pensée même, et qu'ainsi, par la grammaire, on apprend à penser juste en toutes matières, voire tout à fait extra-grammaticales. Les détracteurs de la grammaire le savent encore mieux que ses fidèles. Ils lui pardonneraient de n'être qu'un savoir pratique, moins nécessaire que tant d'autres. Mais elle est une discipline, un apprentissage du jugement, l'initiation au maniement des idées. C'est par là qu'elle les gêne, comme le principal obstacle jeté par le passé en travers de leur grand dessein, qui est de façonner pour demain le troupeau crédule et désarmé dont ils rêvent.

On dira que j'exagère, que les hommes, même s'ils se trompent, ne sont pas si méchants. C'est la théorie des effets sans causes, des actions sans auteurs, des phénomènes produits par le hasard. Et cette théorie même est la marque de la stupidité d'une époque où l'esprit public commence à se ressentir, et dans tous les domaines, de l'influence de la pédagogie nouvelle. Il est vrai que celle-ci trouve dans le corps enseignant beaucoup de complices inconscients, qui littéralement ne savent ce qu'ils font mais ne l'en font pas moins. Plus nombreux peut-être sont les complices malgré eux, conscients mais involontaires, malheureux instituteurs forcés d'appliquer des méthodes qu'ils jugent, qu'ils détestent et dont, mieux encore que les parents, ils constatent les ravages. Aucun n'ose regimber. Comme toutes les impostures, la pédagogie nouvelle s'impose par la terreur. Elle est dictatoriale. C'est donc qu'il y a des dictateurs, et les dictateurs savent très bien ce qu'ils veulent.

Je vois un peu vivre l'enfant dont je parlais, l'enfant aux vingt-neuf fautes, et je vous assure que le spectacle est tragique. Répétons que cet enfant est parmi les très bons élèves de la quatrième année primaire, qu'il est naturellement intelligent, attentif et curieux. Il aime lire, ou du moins il aimerait. On lui donne Jules Verne, la comtesse de Ségur. Après quelques pages très laborieusement déchiffrées, et qui pourtant lui plaisent, il renonce. C'est trop difficile. Pourquoi ? *Parce qu'il ne sait pas*

lire. Comment saurait-il ? Il a appris à lire par une méthode faite exprès pour empêcher qu'on apprenne à lire. La difficulté qui l'arrête est double ; elle se reproduit aux deux stades : au stade technique et au stade intellectuel de l'opération par laquelle, en vain, il essaie de lire.

1) N'ayant aucune idée de la valeur des lettres et encore moins de la formation des lettres en syllabes, des syllabes en mots et des mots en propositions, mais habitué seulement à identifier mécaniquement, en bloc, les mots et les bouts de phrases *déjà vus* qu'il se souvient d'avoir rencontrés tels quels au cours de ses « travaux » scolaires, il n'arrive à traduire en paroles ni les éléments que le texte lui présente pour la première fois, ni ceux dont il a oublié la figure, ni les formes verbales dont la notation ne lui est pas familière. Un texte nouveau est exactement pour lui un rébus, où les mots écrits tiennent lieu d'images plus ou moins cryptographiques. En revanche, par ce procédé, il « relit » très aisément les textes de ses manuels (grâce en partie aux illustrations), comme des adultes presque illettrés lisent couramment leur journal en y devinant d'un coup d'œil, au seul aspect du titre ou d'une photographie, toute la suite d'un article dont les lieux communs leur sont archi-connus d'avance.

2) Ces textes de manuels respirent, on s'en doute, la simplicité la plus pure : on les fabrique de telle sorte que l'œil n'ait aucune peine à les « mémoriser » (ce terme a remplacé *comprendre* dans le jargon pédagogique) et que le sens n'en soit pas matière à réflexions perturbatrices. « La poupée de Simone », « Victor aime le chocolat » et « le laboureur laboure » : ces maximes ont éclipsé *le Corbeau et le Renard*, animaux dont l'éloquence a déformé tant de jeunes esprits dans les époques d'obscurantisme. Aujourd'hui, les jeunes esprits sont formés à ne chercher dans les mots écrits ni éloquence, ni enchaînements d'idées, ni intentions, ni quoi que ce soit où l'intelligence ait affaire, mais seulement une représentation des objets des sensations les plus communes. La lecture ainsi employée comme un moyen de redécouvrir dans les textes ce qu'on a déjà beaucoup mieux expérimenté dans la vie quotidienne n'offre évidemment pas le moindre intérêt : il est préférable, et en somme plus instructif, de jouer à la poupée et

de croquer le chocolat, plutôt que d'en poursuivre l'ombre à travers un assemblage de signes cabalistiques qui n'y ajoutent absolument rien. Si les objets que la lecture évoque dans l'imagination ne diffèrent pas des objets réels par quelque attrait nouveau, si la lecture ne suggère rien de plus que la vie, à quoi bon s'interrompre de vivre pour se donner la peine de lire ? C'est la question que l'enfant se pose, et qu'il résout en ne lisant pas.

Ainsi donc les méthodes actuelles le rendent également impropre à la lecture-déchiffrement et à la lecture-interprétation, et dans les deux cas pour la même raison : parce qu'elles ne l'ont pas initié ni exercé à l'abstraction. Pour lire les mots, il faut abstraire la valeur des lettres ; pour lire un texte, celle des idées. Inhabile à faire l'un et l'autre, l'enfant ignore de la lecture et l'ABC et le but ; et le rudiment et la récompense. Il est privé à la fois de la lecture et des lectures. La même histoire où il se passionne quand on la lui raconte, lui tombe des mains si elle se déroule dans un livre : illisibles sont à ses yeux les mots « qu'on n'a pas vus à l'école », incompréhensibles les phrases dont le sens dépasse le « concret », c'est-à-dire l'insignifiant. Ce qui mériterait d'être su demeure inconnaissable, par une manière d'étudier qui, au lieu d'exciter l'esprit à la réflexion, l'endort dans la routine.

Toute la méthode se résume à enseigner une écriture alphabétique comme si c'en était une idéographique. Mais les idéogrammes primitifs désignaient clairement les objets dont ils avaient précisément la forme, tandis qu'un mot français (force est bien d'invoquer La Palisse, puisqu'il a raison, contre ceux dont les paradoxes de Claudel ont singulièrement, sur ce point, encouragé la sottise) n'a nullement la forme de l'objet qu'il représente, mais bien celle des lettres qui en composent le nom. Les pédagogues modernes supposent à l'enfant une plus grande capacité de mémoire qu'aux sages de l'Égypte et qu'aux mandarins chinois. Le comble est qu'ils fondent cette exigence sur un prétendu respect de la personnalité de l'enfant et des lois de la « nature », comme si l'intelligence ne faisait pas aussi partie de la nature et qu'elle fût, parmi les facultés de l'enfant, une sorte d'excroissance plus nocive que féconde. Ils s'imaginent que le procédé idéographique est plus « naturel » parce qu'il est pri-

mitif (1), alors qu'au contraire, dans tout ce qui touche au langage, les phénomènes les plus anciens sont les plus compliqués et que la simplification ne s'est opérée que peu à peu. Si les hiéroglyphes ont perdu leur signification première et « globale » pour en arriver à représenter des syllabes, puis des lettres, et si l'alphabet leur a enfin succédé, ce fut par une évolution tendant à faciliter l'écriture, à la rendre analysable, partant plus accessible. Nous retirons à l'enfant tout l'avantage de l'invention de Cadmus, sans lui restituer en compensation le symbolisme expressif des images hiéroglyphiques. Celles-ci, d'ailleurs, offraient, outre le sens premier et apparent, un ou plusieurs autres sens figurés ou abstraits, à l'interprétation desquels devait éminemment concourir l'intelligence du lecteur, selon le degré de sa science.

Nous prenons donc exactement le contre-pied des deux grands principes d'où ont résulté les deux types d'écriture : nous mettons un alphabet en hiéroglyphes, et de ces hiéroglyphes nous éliminons tout sujet de pensée. L'enfant ne conçoit plus d'idées et n'épelle plus les lettres, qui sont aussi des idées. Sur les deux plans, c'est le triomphe du « concret » et l'éviction de toute intelligibilité.

Nourrie à cette école, la génération future saura assurément compter des sacs de pommes, remplir des formulaires et réparer un moteur. Tant mieux, puisqu'on ne lui demande rien d'autre. Mais il est bien évident qu'elle ne lira ni n'écrira, non seulement parce qu'elle ignorera totalement la pratique de cet art, mais parce qu'elle n'aura plus le goût ni le moyen de penser. S'il faut lire pour penser, il faut aussi penser pour lire.

C'est pourquoi me semble si vaine la croisade laborieuse des réformateurs de l'orthographe, auxquels il est temps de revenir après cet apparent détour dans la pédagogie. Que sert encore de réformer une orthographe qui, de toute façon, dans vingt ou trente ans, n'existera plus pour personne ? Les pédagogues ont prévenu les réformateurs et leur ont si bien frayé les voies que, littéralement, ils leur ont coupé l'herbe sous le pied. Ils les ont

(1) Article de foi qui découle, comme toute la doctrine, de l'idéal du « bon sauvage », en vertu d'un raisonnement implicite dont il devrait être superflu de rappeler que toutes les prémisses sont aussi parfaitement fausses que possible.

mis d'ores et déjà devant le fait accompli. En rendant nécessaire la réforme de l'orthographe, ils la rendent superflue.

Le résultat étant fatal, la sagesse serait probablement, comme toujours, de laisser les choses aller leur train et de ne rien réformer du tout, quitte à permettre aux derniers maniaques de l'orthographe de cultiver, jusqu'à extinction, leur innocente marotte. Mais est-elle innocente ? Certes, ils ne contestent à personne, ces maniaques, la liberté de faire des fautes. Et à vrai dire, c'est une liberté dont n'ont jamais cessé d'user jusqu'aux plus grands écrivains. Seulement, les réformateurs ne veulent plus que ce soient des fautes. Et pour qu'il n'y ait plus de fautes, le mieux est qu'il n'y ait plus de règles. On ne saurait trop se garder de froisser les gens qui font des fautes.

Le problème est donc, somme toute, sinon résolu, du moins tranché. On regrette seulement qu'il ait été si mal posé. Car on aurait d'abord dû s'entendre sur ce que c'est qu'une langue. Un tel éclaircissement aurait abrégé beaucoup de discussions tâtonnantes.

Pour les réformateurs, c'est bien simple : une langue n'est rien d'autre qu'un instrument d'utilité publique, au même titre que les transports en commun ou l'annuaire des téléphones. Dans ces conditions, on ne voit aucune raison de retarder d'un seul jour l'avènement de l'espéranto, qui sera sans aucun doute la plus pratique des langues. Et en attendant que ce soit possible, il est urgent de réduire au minimum l'appareil encombrant du français et des autres langues héritées d'un passé dépourvu de réalisme. Le temps qu'on donne à la grammaire et à l'orthographe se dépense en pure perte. Mieux vaut l'employer tout de suite à l'apprentissage des techniques qui rapportent. Voilà ce que pensent, au fond d'eux-mêmes, tous les réformateurs. Pourquoi n'osent-ils pas le dire ?

Ils n'osent pas le dire parce qu'ils craignent de heurter trop brutalement le sentiment des autres, qui jusqu'à nouvel ordre est encore, mais très obscurément, un sentiment presque universel et partagé inconsciemment par les réformateurs eux-mêmes. C'est le sentiment quasi religieux qu'une langue participe et obéit à quelque finalité mystérieuse, qui lui est propre et lui confère une valeur et peut-être une vie indépendantes de ses fonctions

utiles. Cette notion était claire aux anciens, qui révéraient le *génie* de la langue comme une sorte de divinité douée de personnalité ; ils le nommaient non pas *ingenium*, nom de chose, mais *genius*, mot masculin qui désignait aussi l'habitant sublime et immortel de l'âme humaine. Les savants modernes ont dissipé ces fumées, mais ils en sont toujours, malgré qu'ils en aient, quelque peu aveuglés et intimidés. On leur pardonnera cette faiblesse, si l'on considère combien est embarrassante pour eux l'énigme du langage.

Certes, tout est énigme, bien qu'il ne soit pas de matières où la science ne soit en train de tout comprendre et de tout expliquer, — sauf l'essentiel. Mais on s'est tellement habitué, dans toutes les sciences, à mettre à part et hors de cause les problèmes insolubles (ceux-là justement qui ont trait à l'essentiel) que, l'attention une fois concentrée sur les problèmes faciles, on oublie sans trop de peine qu'il en reste d'autres en suspens. Les sciences naturelles, par exemple, ont tellement bien débrouillé l'univers que notre curiosité a de quoi s'en tenir satisfaite, à la seule condition de ne pas nous interroger sur la nature de la nature elle-même : les sciences naturelles en ignorent absolument tout, et ce serait pourtant là le point le plus intéressant. En somme, les sciences procèdent à la manière des examinateurs, qui, limitant strictement leur compétence au programme de leur cours, ne posent point de questions qu'ils n'en aient d'avance fourni les réponses.

Mais cet escamotage de l'essentiel est particulièrement inefficace, voire tout à fait impossible en ce qui concerne le langage, parce que celui-ci appartient plus manifestement qu'aucun autre objet de science à la double réalité du visible et de l'invisible, du contingent et de l'intemporel, ou, si l'on veut, du matériel et du spirituel. Le langage est la chose du monde la plus commune et la plus sacrée. C'est une invention des hommes, mais il est parlé quelquefois par les anges. Il n'est sanctionné par aucune loi, et cependant il se gouverne lui-même avec une autorité insigne et sans appel. Il sert au marchandage, à la querelle, à la trivialité (et sur ce plan peu importe qu'on le réforme ou non, puisqu'il se perpétue et se renouvelle incessamment *proprio motu*), mais aussi aux plus purs mouvements de l'âme, à la poésie, au style, à la

rière, aux inspirations les plus hautes, et avec une telle perfection organique qu'en ces dernières fonctions il apparaît non plus comme un instrument, mais comme étant par lui-même un chef-d'œuvre achevé, un monument incomparable. Tel est, je crois, le sens de la fable d'Ésope : qu'il y a dans tout langage deux langages, différents du tout au tout non seulement par la qualité morale de l'usage qu'on en fait, mais bien véritablement par leur essence. Et cependant ces deux pôles du langage se rapprochent continuellement au point de se confondre. Les huit cents mots de Racine sont prononcés chaque jour dans les conversations les plus banales, et la syntaxe qui les régit ne dépasse pas le degré élémentaire. Or il est également impossible de ne pas sentir et d'expliquer ce qu'il y a d'unique et d'irréductiblement spécifique dans un vers de Racine. Si vous modifiez quoi que ce soit à ce vocabulaire ou à cette syntaxe, dont tous les ressorts vous sont connus, vous altérez du même coup le caractère propre de ce vers, où un mystère a sa demeure.

Car, si les savants ont minutieusement tiré au clair toutes les modalités du langage-outil, sa structure, ses emplois, ses propriétés, ses lacunes, ils sont bien empêchés d'éclaircir en aucune façon la nature du langage-monument, sa transmission, ses moyens, ses vertus, ses prestiges ; ils auraient bien plus de peine encore à définir le rapport qui les unit et les oppose l'un à l'autre. Ainsi en zoologie les savants étudient toutes les variétés de l'espèce chevaline sans jamais tenir compte de Pégase. Omission excusable, puisque Pégase, parmi les chevaux, est invisible ; dans le langage, il crève les yeux. On peut décrire les arbres sans se laisser troubler un instant par les indices métaphysiques que propose l'existence des arbres, et traiter ainsi la botanique comme une science de tout repos, parce que son objet matériel est assez distinct pour être envisagé séparément, à l'exclusion des aspects philosophiques que cet objet comporte néanmoins comme tous les autres. S'agissant du langage, pareille limitation de point de vue n'est plus praticable. On ne peut guère aborder le sujet, lire un poème, analyser une phrase, consulter une grammaire ou un dictionnaire sans rencontrer Pégase. La présence du mystère est constamment sensible à travers l'appareil matériel qui caractérise un langage mais ne le constitue pas entièrement.

De là vient que d'assez bons esprits n'ont trouvé à expliquer l'origine du langage qu'en l'attribuant à quelque révélation divine. Je ne sais si cette hypothèse est la bonne, mais c'est jusqu'à présent la seule par quoi on ait tenté de rendre raison de l'inexplicable. Il est singulier que nous connaissions tant de choses touchant les mœurs, les industries et les migrations des peuples préhistoriques, et si peu touchant leurs langages. Nous avons tendance à nous figurer qu'ils parlaient à peine, qu'ils poussaient peut-être des cris d'animaux (en quoi d'ailleurs les partisans du « naturel » les jugent dignes d'envie et d'admiration). L'histoire connue des langues un peu anciennes assure au contraire que ce sont les nôtres qui vont en dégénéralant, et que, plus on remonte vers leurs origines, plus on y découvre de richesse, de diversité, de force et de précision. Pour les langues au moins, l'âge d'or est à chercher dans le passé.

Voilà ce que pensent, au fond d'eux-mêmes, les défenseurs attardés de l'orthographe. Ils se persuadent que la décadence d'un langage marque toujours la fin d'un monde, à moins peut-être qu'elle ne la précipite, puisqu'elle est d'abord un déclin de l'esprit. Ils lisent, dans l'effroyable jargon des journaux, les excellentes nouvelles qui paraissent chaque matin sur le progrès des sciences et le bienfait de leurs applications ; et il leur semble tout à fait normal que la destruction du monde s'annonce par le massacre du français. Ils se demandent ce que l'humanité gagne à donner à la technique et au « concret » la primauté qu'elle accordait jusqu'ici aux arts du langage, c'est-à-dire de la pensée. Et, persistant à voir dans le langage un trésor sacré, ils doutent que ses dépositaires d'aujourd'hui soient très sages d'y porter atteinte sans une extrême nécessité et sans une prudence infinie. Mais de tout cela eux non plus n'osent rien dire : ils savent trop bien qu'on leur rirait au nez.

Alexis CURVERS

Bibliographie.

Les lettres de Charles Van Lerberghe à une jeune fille (1).

Le poète de *Entrevisions* et de *La Chanson d'Ève* a poursuivi, sa vie durant, une vision rêvée à laquelle la réalité n'apporta que des apparences. Un instant provoquée par les transpositions picturales de Burne Jones, elle lui en fit chercher à Londres des vérifications illusoire. Mue ensuite par l'admiration de Holbein et des préraphaélites, elle crut trouver en Allemagne et en Italie le stimulant de personnages célestes, désavoués à chaque rencontre par des modèles inférieurs. En Belgique enfin, dans la solitude ardennaise de Bouillon, Charles Van Lerberghe réussit à capter les traits du songe ailé auquel il a prêté le chant d'Ève.

Ses confidents épistolaires, Severin et Mockel, servirent d'exutoires à ses tâtonnements, à ses hésitations, de banc d'épreuve à ses premières fusées poétiques. Non sans controverse et sans discussion. Le *Journal*, les *Agendas* gardent une trace plus ferme du grand dessein qui, d'étape en étape, devait aboutir à une réussite miraculeuse.

Il nous manquait la révélation d'une confiance plus abandonnée, sans réserve de prudence ou d'acrimonie. Elle existait, on le savait. Charles Van Lerberghe, entre ses lettres si nombreuses à ses amis, à ses émules, écrivait à deux correspondantes juvéniles ; l'une rencontrée sur les bancs de l'université, l'autre engagée dès l'abord avec lui dans une modeste et inoffensive concurrence littéraire. Des échanges avec la première, je crois que rien n'est resté. La seconde nous livre aujourd'hui, par le truchement de notre confrère Gustave Charlier, les lettres reçues du poète entre 1899 et 1904. Il y en a quarante-six. Elles ont gardé toute leur fraîcheur, toute leur valeur expressive. C'est le plus vivant, le plus sûr témoignage des dons extraordinaires du poète d'user de la prose, de son influence à l'égard de la vie autrement que rêvée

(1) Charles VAN LERBERGHE, *Lettres à une jeune fille*, publiées avec un avant-propos et des notes par Gustave Charlier, un vol. in 16 de 286 p. La Renaissance du Livre, éditeur Bruxelles.

et de la passion idéaliste d'où sont sorties, puisées aux sources de la tradition flamande, les fictions rivales de *Pan* et d'*Ève*.

Charles Van Lerberghe avait achevé les *Entrevisions*, sur la genèse desquelles ses lettres à Mockel et à Severin nous ont suffisamment édifiés. Son éditeur-libraire Paul Lacomblez publia, un peu avant, une modeste brochure intitulée *La Petite Cigale*, signée du pseudonyme de Gabrielle Max, et contenant des proses poétiques. Il la glissa dans un envoi de livres au grand poète à qui le petit drame des *Flaireurs*, précédant la *Princesse Maleine* de Maeterlinck, avait pu faire une notoriété englobée dans la découverte du journaliste Mirbeau. Charles Van Lerberghe reconnut-il en cette Gabrielle Max des traces de son influence ? Elle-même confesse n'avoir point lu, à l'époque, les vers de *Entrevisions*, mais naturellement d'autres épars dans les revues. Quoi qu'il en soit, elle est aussitôt gratifiée d'une missive datée de Bouillon le 21 juin 1899. On la compare à Marie Bashkirtseff. On salue en elle l'écho de « la ravissante symphonie d'une âme enthousiaste ».

La réponse de la Cigale a plu. Une amitié singulière va naître. Singulière, car — on le pense bien — Charles Van Lerberghe s'y taille la part du lion. Déblayant devant lui tout ce qui pourrait mettre obstacle à l'échange libérateur, il donne plus qu'il ne reçoit. Il y a d'abord, sur le chemin de la sincérité, la différence de sexes, ce tremblement indistinct qui sourd parfois sous l'émoi de l'écrivain. L'homme de trente ans, le vieil étudiant la ressent à chaque rencontre féminine ; et ce sera l'origine des douze idylles, plus ou moins sincères, ébauchées dans cette courte vie. Mais que l'élan est peu durable ! Comme il cède aussitôt au songe superposé en lui à toute prédilection charnelle ! Gabrielle Max, fine mouche en dépit de son ingénuité, s'en est, je crois, aperçue la première. Elle souscrit vite au pacte de camaraderie que Van Lerberghe lui suggère plus ou moins ouvertement. C'est elle qui trouve l'appellation faite pour masculiniser l'échange épistolaire. « Appelez-moi : mon cher Max ». Jusqu'au bout, cependant, le célibataire impénitent, travaillé par l'ambition vague d'un mariage impossible, usa des retours de galanterie sous-jacente. Et même, un jour, il se posera nettement, mais de vive voix et non par écrit, en candidat fiancé. En vue de cette échéance, il s'est réduit à accepter la place officielle et mal rémunérée que Lacomblez lui a fait solliciter et que Verlant, directeur des Beaux-Arts, et Van Overloop, conservateur en chef, lui ont conférée à l'essai dans le Musée du Cinquantenaire.

Nous savons, par le témoignage de Mockel, que le propos du candidat était sincère. Et peut-être Verhaeren a-t-il bon dos, sur lequel Van Lerberghe fait reposer la responsabilité de sa renonciation au

collier funeste. Car il y a lieu de le croire : c'est Gabrielle Max elle-même, au cours d'une des deux seules rencontres réelles entre eux qui avait compris la double incompatibilité. Et son cœur parla dans une autre direction, plus sage et plus sûre. Elle s'est mariée quelque temps après. Et la correspondance n'a point cessé. Dans leur ensemble, ces lettres à une jeune fille m'apparaissent comme la plus parfaite expression de Van Lerberghe lui-même et de sa poésie.

Quelle liberté de style ! Les échanges avec le rigoureux Severin et le méticuleux Mockel, font croire à deux Van Lerberghe, alternant, se heurtant et parfois guindés, malgré des accents de sincérité éblouissante. Ici, même s'il se contredit parfois un peu, c'est le même qui se déploie. Victorieux de la timidité qui le paralysait dans les échanges verbaux, fort de la seule passion à laquelle il a voué sa vie, jusqu'à la souffrance et à la privation : l'art de confondre rêve et réalité.

Je voudrais vous en donner des exemples : Mais que choisir dans ce volume de 286 pages où tout est à lire, à commencer par l'introduction de Gustave Charlier, si précise, si discrète et si fervente ?

Pour l'interprétation de l'œuvre du poète — et après tout c'est ce qui importe si on cherche l'homme qui l'a écrite — voulez-vous cette lettre, importante entre toutes ? Elle est datée de Rome le 5 février 1901, elle livre pour la première fois ouvertement, la dualité profonde qui rejoint *Pan* à la *Chanson d'Ève*.

« Je suis partisan, en métaphysique, de la réconciliation des dieux ; plus encore de leurs mariages, de leur métamorphose en des types simples. C'est pourquoi non loin de la *Madone de Boticelli*, qui elle a gardé sa place accoutumée — elle est inamovible — on voit encore chez moi, en grand, le joli faune de Praxitèle que vous avez vu en petit. Je l'appelle *Pan* ».

Suit une esquisse discrète de la pièce qu'il a — dès cette époque — commencé d'écrire. A l'avance, il se refuse à approuver le parti que d'aucuns en pourraient vouloir tirer. Anticipant sur les réserves que la représentation provoquerait, il conclut :

« La police, sans doute ma conscience, a même parlé d'interdire la pièce. Telles sont mes premières impressions ».

Et il ajoute :

« Gardez bien le secret sur tout ce mystère. Vous êtes la seule âme au monde qui en sache tant ».

Passant à la *Chanson d'Ève*, qu'on aurait imaginée plus avancée il révèle :

« *Ève* n'est pas bien portante ; l'air de Rome ne lui convient pas. Tous ces musées d'antiques, toutes ces divinités païennes qui vont

si bien à Pan, né à Rome, déplaisent à la pâle et mystérieuse Ève qui, elle, est née à la Ramonette, au milieu des thyms et des bruyères d'Ardenne. Que les filles sont capricieuses et qu'il est dur d'élever des enfants dont le corps est en papier et l'âme en encre ! »

« Savez-vous que je songe beaucoup à Bouillon ? Je rêve d'y passer un long été. J'ai vécu là, dans cette admirable solitude quelques-unes des plus belles heures de ma vie. Rome et toute sa pompe et sa gloire ne me les ont pas fait oublier. C'est qu'au fond je suis un peu sauvage. L'Italie est trop civilisée pour moi. J'y vois mille splendeurs, mais ma vie n'y est pas amusante ».

Oserais-je terminer sur une note personnelle ? Gabrielle Max vit encore. Elle est âgée. C'est une joie pour elle que d'avoir vu paraître les lettres gardées précieusement. Dans sa mémoire fidèle le souvenir de cet échange épistolaire et de l'époque qui s'y rattache est resté vivant. Et ce n'est pas sans émotion que, lui ayant envoyé mon *Charles Van Lerberghe et ses amis*, j'ai reçu de la vieille dame une lettre d'une écriture moins ferme que celle qui se déployait au bénéfice du poète mystérieux. Cependant l'élan qui guide la main est resté vibrant, les noms d'écrivains évoqués autour de Van Lerberghe sont des soleils. Et, pour cette fervente, ils ne sont pas éteints.

« Ce fut pour moi » écrit-elle, « la résurrection d'un monde disparu dont j'avais eu tous les échos : les chers Severin, Verhaeren au Caillou-qui-bique, Mockel l'aimable parisien et poète, les Camion nos amis de Bouillon, la Jeune Belgique, les Lacomblez avec qui je m'étais liée et qui m'ont appris beaucoup de choses littéraires. Puis cette admirable correspondance avec un poète dont les vers m'avaient éblouie. Je vois seulement par les extraits de correspondance que vous publiez, combien j'étais ignorante, naïve si l'on veut, éloignée de tout et avide de belle littérature ».

Van Lerberghe aurait goûté ce dernier hommage. La correspondante était digne de l'écrivain.

Henri DAVIGNON.

Vie de Verhaeren.

par **A. Mabile de Poncheville.**

(Mercure de France), Paris, 1953.

M. Mabile de Poncheville nous a donné un ouvrage riche en matière et en sentiment, qui ne laissera personne indifférent. Même le lecteur connaissant peu Verhaeren sera touché, et pour ceux qui ont éprouvé le bienfait, l'intense rayonnement humain du poète, aimé et compris son œuvre, ce livre est profondément émouvant. Poncheville y a travaillé dix ans. Sans doute, documents et souvenirs étaient à sa portée, mais, chose infiniment délicate et difficile, il a su choisir dans une énorme quantité de livres, d'articles, de souvenirs et de faits. Il a su choisir cela même qui servirait à la fois la vérité, l'amitié et l'admiration. Un instinct sûr, celui de l'amour pour une chose vraiment belle, a guidé un tel choix. Encore y a-t-il fallu beaucoup de talent, de sagesse et d'obstination. Nulle trace d'égoïsme. L'auteur s'efface complètement devant son sujet. Il ne se permet ni commentaires ni jugement. Il fait parler l'homme et l'œuvre, et tous deux furent grands. De là une valeur vibrante de vérité dans ces pages. Elles constituent, malgré l'objectivité voulue, un magnifique témoignage d'amitié. Il fallait une indestructible amitié pour qu'après plus de trente ans, et pendant dix ans d'un travail souvent ardu et ingrat, la qualité de l'émotion soit demeurée aussi créatrice.

Dès l'abord, la puissance de la poésie se manifeste. Pourquoi, pourquoi l'enfant de ces bourgeois de village est-il poète ? Pourquoi les images des bonnes gens et celles du fleuve, confiées à la mémoire du petit, se sont-elles magnifiées, ont-elles grandi jusqu'au symbole, jusqu'à la mesure mondiale ?

L'auteur de la vie de Verhaeren nous montre cette prédestination, pas à pas. Il nous conduit ainsi jusqu'à la vingt-cinquième année du poète, il cherche, il examine les éléments et les circonstances qui ont amenés l'éclosion du génie. Il énumère la souffrance physique causée par une mauvaise santé, les voyages préparant une destinée internationale ; et surtout, l'art, représenté par les peintres anciens et modernes.

Le génie de Verhaeren naît, mais le poète devra en chercher l'accomplissement dans les affres du doute.

Il évolue dans le brouillard qui nous vaut des poèmes excessifs,

d'un lyrisme noir et magnifique, où règnent la douleur, l'outrance, la mort, la crainte de la folie. « Tant pis pour le bois, qui se trouve violon ». — « Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute ». Rimbaud avait écrit cela dès 1871, et il dit aussi : JE est un autre.

Chez Verhaeren, quelle lutte, quels déchirements, avant que JE et l'autre aient pris conscience de la distance intérieure qui les sépare. Georges Poulet vient de faire de cette Distance Intérieure un magnifique moyen d'investigation littéraire. Or, dans sa vérité, le travail de Poncheville, antérieur certes au livre de Poulet, nous montre chez Verhaeren cette « Vacance intérieure où se redispense le monde ». Le monde s'y redispense dans une admiration et un enthousiasme qu'on devine même à travers les années noires. Poncheville suit les étapes de ce mystérieux phénomène : « Verhaeren se cherche » ainsi est intitulé la seconde partie de l'ouvrage.

L'influence d'Edmond Picard dut être grande. Sa plaidoirie d'amour pour le sol natal : « Quelle semence jetée dans un jeune cœur », nous dit Poncheville, et voici aussi les premières amitiés littéraires, les premières admirations exaltantes, les louanges importantes. Cependant, les démarches du poète ont lieu dans les ténèbres. Un ange déchu lui conseille de donner « son seul baiser au désespoir ». Débâcles et Flambeaux noirs, où se libère, chez Verhaeren, le lyrisme de la distance intérieure, et dont Mallarmé dira, avec tant de lucidité, que c'est « une invention perpétuelle du vers qui ne se fige jamais, ce qui tient du miracle ».

« Verhaeren cotoie les abîmes », dit Poncheville. On sent qu'il souffre pour et avec le poète. L'entretien avec Edmond Picard, que Poncheville trace d'après des documents, est un point capital dans notre compréhension de ce qui suivra. Verhaeren a rencontré la Dame en Noir. Il est « l'halluciné de la forêt des nombres ». Peut-être est-ce l'amitié de Schlobach et de Knopff qui l'empêcha de s'y égarer à jamais.

* * *

Poncheville intitule la troisième partie de son ouvrage : « La conquête du bonheur ». Ce n'est plus la terrible Dame en Noir qui offre « Le catafalque de ses chairs et les cierges de ses funérailles ». Elle est remplacée par Marthe, et Marthe porte entre ses mains l'ardeur et la bonté. Que de peines encore, pourtant, que de luttes avant que la « Vacance entre JE et l'autre », consente à changer le sombre enthousiasme et la noire admiration du désespoir en enthousiasme et admiration de ce qui est fort et clair. Le mot clair va devenir un terme très

aimé du poète. Il y a entre les deux états d'âme la différence du négatif au positif d'une même photo de l'univers.

Le délai que s'impose Verhaeren avant d'accepter le simple bonheur de posséder l'aimée nous paraît d'abord incompréhensible. L'idée du mariage lui déplait, mais il ne demande pas à Marthe de se donner à lui hors du mariage. C'est que la métamorphose du noir au clair, en Verhaeren, ne va pas sans difficultés, sans heurts, sans affres. Justement « c'est trop simple de s'épouser » remarque Poncheville. Verhaeren veut atteindre la perfection dans l'amour de Marthe, la douce flamme de vie. Il faut la souffrance au bois devenu violon, au cuivre éveillé clairon. L'exigence du mystérieux espace entre le JE et l'autre, c'est d'atteindre le paroxysme afin de pouvoir transformer l'enthousiasme noir en enthousiasme clair. Dès que Verhaeren aura atteint cet état supérieur, la montée sera ininterrompue, dans l'amour de Marthe, et dans l'enthousiasme du temps où il vit. Dès lors, et pour reprendre les termes de l'éloge de Valéry, cités par Poncheville, ce drame, (bouleversement de la nature par l'homme, mouvement forcé de l'homme) ce drame a trouvé son poète. En montée. Ainsi s'intitule la quatrième partie de la « Vie de Verhaeren ».

L'espoir, l'orgueil des années 1900, ceux qui les ont vécues n'en peuvent croire leur mémoire, tant le rêve a été déçu, mais toute la magnificence en chante et vibre et rayonne dans la poésie verhaerienne. Les éléments d'inquiétude pour l'avenir, que d'autres ont pu dès lors ressentir ou signaler, n'ont pas plus pu rompre l'élan du poète que la tentation d'infidélité à Marthe, racontée avec tant de force et d'émotion dans le court roman intitulé « Il y a quarante ans »⁽¹⁾ n'a pu rompre son amour. La période de vie que Poncheville nomme l'apogée, se définit par ces mots : « Admirez-vous et admirez-vous dans les autres ».

Poncheville indique la part donnée à la tendresse, dans cette apogée. Nous lui devons les Heures, et plusieurs poèmes des « Visages de la Vie » et des « Forces Tumultueuses ». Jammes écrit au poète : « Je goûte votre poésie pour ce qu'elle a de fort, d'honnête, et de religieux ». Fort et honnête, il l'a toujours été, mais dans les années qui ont précédé les Heures Claires, le rayonnement fut noir. C'est après, que Verhaeren a promulgué sa morale de l'admiration et lui a donné des rythmes tumultueux, des images magnifiques. Le dynamisme de ses poèmes et la foi dans l'homme, qui les soulèvent, les portent dans le monde entier. La puissance des œuvres de Verhaeren est telle qu'elle est allée toucher

(1) M. Saint-Clair. Gallimard.

les peuples les plus lointains, à travers les traductions mêmes, auxquelles si peu de poèmes résistent.

Elskamp lui écrit alors : « N'es-tu pas comme une grande ville où il n'y a pas qu'une tour, mais cent et mille ? » C'est ici que Poncheville cite ces vers :

Nourrir toujours, armer toujours au fond de soi
Une confiance acharnée.

Quand la foi dans la maîtrise de l'homme sur la nature, quand la confiance dans le triomphe de la technique s'effondrent dans le sang de la guerre mondiale, Verhaeren souffre affreusement, mais il veut quand même garder sa ferveur et son roseau vert, il lutte, par le verbe et par la parole. Il y a succombé dans la mort qu'il eût nommé lui même une mort rouge.

Dans sa préface, Poncheville rappelle l'hommage de Valéry : « Par Verhaeren, notre civilisation matérielle aura reçu l'éminente dignité de l'expression lyrique ». Dans l'épilogue, il redit les mots de Zweig en apprenant la mort du poète : « Ce qu'il y a de bon en moi, c'est à lui que je le dois ».

Entre ces deux paroles, M. Mabille de Poncheville nous a raconté la Vie de Verhaeren. Ce fut vraiment un être unique et grand que celui auquel de tels éloges ont pu être décernés en toute vérité. En toute vérité, répétons-le, car aujourd'hui encore, rien ne doit y être modifié.

Marie GEVERS.

Chronique.

L'Écrivain et son public

Tel fut le thème on s'en souvient, des discours prononcés à la séance publique de l'Académie du 24 octobre 1953. Les idées exposées par les quatre orateurs n'ont pas fini de soulever l'intérêt et de provoquer la discussion. Après l'article consacré à cette séance par M. Maurice Gaxotte et publié dans le n° 4 du Bulletin de l'Académie, nous croyons utile de reproduire l'article que fait paraître sur le même sujet, M. André Billy, dans Le Figaro Littéraire du 23 janvier 1954.

Les discours prononcés le 24 octobre dernier à la séance publique annuelle de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, et qui avaient pour thème *L'écrivain et son public*, viennent de paraître en brochure. Il y en a quatre, émanés de MM. Henri Liebrecht, Robert Goffin, Roger Bodart et Lucien Christophe. J'ai été frappé en les lisant de l'ampleur de vues qui s'y révèle, de la préoccupation, commune aux quatre orateurs, de considérer le problème sous l'angle le plus large, disons le mot : sous l'angle mondial, ce qui ne laisse pas d'être un peu déconcertant pour nous autres Français, habitués, trop habitués, à penser selon nos normes nationales traditionnelles. A Bruxelles, on voit les choses de plus haut. C'est la littérature universelle qu'on embrasse d'un coup d'œil, c'est l'Europe occidentale d'une part, et c'est, d'autre part, les U. S. A. et l'U. R. S. S. que l'on confronte dans d'audacieuses généralisations. Littérature de masse pour un public de masse en face d'une littérature individualiste destinée à un public individualiste ; tels sont les deux termes de l'antithèse qui a été développée au Palais des académies.

Ouvrant le débat, M. Henri Liebrecht avait déclaré venu, pour les écrivains français de Belgique, le moment d'apprendre à leur public à se mieux connaître en répondant aux interrogations qu'il se pose. Les écrivains français de Belgique n'élèvent pas assez la voix : « A nous

de nous faire entendre par ceux qui ne demandent qu'à nous écouter ! » s'est écrié M. Liebrecht. Mais quel parti prendre : celui de l'humanisme classique ou celui du conformisme social qui souffle de l'U. R. S. S. comme des U. S. A. ? Le simple fait de poser le dilemme prouve que les choses n'apparaissent pas à nos amis de Bruxelles dans les mêmes perspectives qu'à nous. Pas plus à Bruxelles qu'à Paris, d'ailleurs, personne n'a l'expérience de la façon dont la littérature s'élabore de l'autre côté du rideau de fer. Sur ce qui se passe aux États-Unis, nous sommes beaucoup mieux renseignés. Robert Goffin, qui a vécu là-bas près de Maeterlinck, rapporte que celui-ci reçut un jour un damoiseau chargé de corriger un de ses articles. Aux protestations du grand écrivain, le gamin répliqua que sa revue touchait cinq cent mille lecteurs et qu'il s'agissait de leur plaire à tout prix. La littérature étant une marchandise, l'auteur avait pour devoir de se soumettre aux conceptions et aux exigences du marchand. Maeterlinck ne se laissa pas convaincre ; son visiteur non plus. « Chez les éditeurs américains, dit Goffin, lorsqu'un livre apporte la trame d'une anecdote qui doit plaire au public, l'écriture n'a aucune importance, on passera un contrat avec l'auteur et on fera récrire le livre par des écrivains fantômes — *ghostwriters*. Si le point de vue politique mérite une particulière attention et laisse présager une grosse vente, le travail de réadaptation sera confié à un sanhédrin d'écrivains à qui la gloire littéraire importe peu, mais qui seront bien payés ». Et il en est de même pour le cinéma, la radio et la télévision. Ce qui n'empêche pas les États-Unis d'avoir des écrivains authentiques, et de quelle taille ! Steinbeck, Dos Passos, Hemingway y sauvent l'honneur du génie littéraire occidental.

Esprit ouvert, audacieux, dynamique, Goffin a toujours bien servi la gloire des poètes modernes. Me laissera-t-il pourtant lui reprocher de mettre Louis Veuillot dans le même sac que Legouvé, Pailleron, René Bazin, François Fabié, Soulayr, Catulle Mendès, Georges Lafenestre et François de Curel ? Sa liste, qui étonne à première vue par son caractère disparate, comporte au moins un nom de trop. Non, cher Goffin, Louis Veuillot ne mérite pas votre mépris, croyez-moi. Il est un très grand écrivain, on peut le relire ; pour la vigueur et l'accent, cet ultramontain est à mettre au même rang que les plus grands. Personnellement, je le préfère à Vallès et à Barbey.

« Ce sont les jeunes et les plus jeunes qui forment les avant-gardes vigilantes de la véritable gloire, je veux dire de celle qui dure, écrit Goffin ; c'est eux qui posent les premiers jalons de ce que l'avenir doit confirmer. » Idée généralement admise et qui est vraie pour une

large part, mais elle appelle quelques réserves. La jeunesse n'est pas infaillible, il lui arrive à elle aussi de se tromper. Que Goffin parcoure les collections des petites revues symbolistes ! Il y verra porter au pinacle des poètes aujourd'hui totalement oubliés et dont le génie était fort médiocre. Le cas de Moréas, entre autres, est troublant. Toute une jeunesse l'admirait éperdument, et non pas seulement celle qui se réclamait de l'idéal néo-classique, mais aussi celle dont les Paul Fort, les Apollinaire paraissent à distance avoir été les princes : Apollinaire lui-même admirait beaucoup Moréas.

Comme celui de l'aristocratie et de la démocratie en littérature, le procès de la tradition et de l'aventure reste ouvert en attendant que de nouveaux modes d'expression rejettent au néant la littérature écrite. L'hypothèse, pour sinistre qu'elle soit, n'est pas à écarter. Goffin pense là-dessus comme moi puisque, devant la menace d'un tel avenir, il qualifie de byzantins les conflits de tendances actuels. Littérature de masse ou littérature individualiste ? Hélas, c'est de savoir si la littérature survivra qu'il s'agit, bien plutôt que d'opter pour telle ou telle forme d'inspiration bourgeoise et aristocratique ou communautaire.

M. Roger Bodart voit dans les conformismes russe et américain les promesses d'un nouveau classicisme et, en effet, la notion de classicisme postulant une orthodoxie reconnue, la foi en elles-mêmes dont la société américaine et la soviétique nous donnent le spectacle doit pouvoir permettre, de part et d'autre, l'éclosion d'une littérature classique, si toutefois on peut appeler de ce nom une littérature qui serait celle de tout le monde. Une littérature de ce genre peut-elle se concevoir autrement que nivelée par le bas, et alors mériterait-elle encore d'être appelée littérature ? Pour M. Roger Bodart, la littérature européenne est romantique parce qu'elle est une littérature de refus, de repli, de fuite, d'évasion, de crainte. Il n'aurait pas fallu le dire aux écrivains de 1830, qu'ils pratiquaient une littérature de crainte ! Le tout est donc de s'entendre sur le sens des mots. Celui du mot romantique, objet de tant d'exégèses, reste à fixer.

Classique, M. Lucien Christophe, le quatrième orateur de Bruxelles, ne l'est certainement pas comme l'entend M. Bodart. Partisan de règles strictes et de genres bien tranchés, il y voit les meilleures garanties d'influence que puissent souhaiter les écrivains. Une littérature ne saurait, selon lui, être sociale, rayonnante, qu'à la condition de s'appuyer sur une technique solide, éprouvée — classique en un mot. Je crois qu'il a raison. Une des causes de la diminution d'audience dont

souffre la nôtre tient à la prétendue libération de la poésie et du roman. Opinion qui, je m'empresse de le dire, ne concerne nullement sa valeur intrinsèque.

André BILLY,
de l'Académie Goncourt.

M. Gustave CHARLIER, membre de l'Académie, a reçu le Prix décennal de philologie moderne (1943-53).

* * *

M. Edmond VANDERCAMMEN, membre de l'Académie, s'est vu attribuer le Prix triennal de Poésie (1950-52).

* * *

Le 9 janvier 1954 l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises a élu en qualité de membre belge, au titre philologique, M. Robert GUIETTE.

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises.

Mémoires.

ÉTIENNE Servais. — <i>Les Sources de « Bug-Jargal »</i> . 1 vol. in-8° de 159 pages	60 frs
HANSE Joseph. — <i>Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 383 pages	90.—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>L'Influence du naturalisme français en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 339 pages	150.—
SOREIL Arsène. — <i>Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française</i> . 1 vol. in-8° de 155 pages	75.—
PAQUOT Marcel. — <i>Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière</i> . 1 vol. in-8° de 224 pages	90.—
BRONKART Marthe. — <i>Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin</i> . 1 vol. in-8° de 306 pages	120.—
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges 1881-1898</i> . 1 vol. in-8° de 100 pages	36.—
MICHEL Louis. — <i>Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse</i> . 1 vol. in-8° de 432 pages	120.—
REICHERT Madeleine. — <i>Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages	60.—
GILSOUL Robert. — <i>La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours</i> . 1 vol. in-8° de 418 pages	75.—
REMACLE Louis. — <i>Le parler de La Gleize</i> . 1 vol. in-8° de 355 pages	90.—
SOSSET L.-L. — <i>Introduction à l'œuvre de Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 200 pages	60.—
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 169 pages	60.—
WILMOTTE Maurice. — <i>Les Origines du Roman en France</i> , 1 vol. in-8° de 263 pages	90.—
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages	120.—
CHARLIER Gustave. — <i>Le Mouvement Romantique en Belgique (1815-1850)</i> . 1 vol. in-8° de 423 pages	225.—
BERVOETS Marguerite. — <i>Œuvres d'André Fontainas</i> . 1 vol. in-8° de 238 pages	120.—

WARNANT Léon. — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . 1 vol. in-8° de 255 pages	140.—
DOUTREPONT Georges. — <i>La littérature et les médecins en France (épuisé)</i> .	

Collection de l'Académie.

WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin — Le Poète et son Art</i> . 1 vol. 14 × 20 de 212 pages	60.—
BODSON-THOMAS Annie. — <i>L'Esthétique de Georges Rodenbach</i> . 1 vol. 14 × 20 de 208 pages	90.—
MARET François. — <i>Il y avait une fois</i> . 1 vol. 14 × 20 de 116 pages	60.—

Textes anciens.

BAYOT Alphonse. — <i>Le Poème moral</i> . Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 pages	225.—
CHARLIER Gustave. — <i>La Tragi-Comédie Pastorale (1594)</i> . 1 vol. in-8° de 116 pages	90.—
LEJEUNE Rita. — <i>Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignaure ou Lai du prisonnier</i> . 1 vol. in-8° de 74 pages	60.—
HAUST Jean. — <i>Médecinaire Liégeois du XIII^e siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e</i> (manuscrits 815 à 2700 de Darmstat). 1 vol. in-8° de 215 pages	90.—

Rééditions.

PIRMEZ Octave. — <i>Jours de Solitude</i> . 1 vol. 14 × 20 de 351 pages	60.—
VANDRUNNEN James. — <i>En Pays Wallon</i> . 1 vol. 14 × 20 de 241 pages	60.—
CHAINAYE Hector. — <i>L'Âme des Choses</i> . 1 vol. 14 × 20 de 189 pages	60.—
DE SPRIMONT Charles. — <i>La Rose et l'Épée</i> . 1 vol. 14 × 20 de 126 pages	60.—
BOUMAL Louis. — <i>Œuvres</i> (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). 1 vol. 14 × 20 de 211 pages	60.—
PICARD Edmond. — <i>L'Amiral</i> . 1 vol. 14 × 20 de 95 pages	60.—
LEMONNIER Camille. — <i>Paysages de Belgique</i> . Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. 1 vol. 14 × 20 de 135 pages	90.—
GIRAUD Albert. — <i>Critique littéraire</i> . 1 vol. 14 × 20 de 187 pages.	75.—
HEUSY Paul. — <i>Un coin de la Vie de Misère</i> . 1 vol. 14 × 20 de 167 pages	75.—

Viennent de paraître :

CHAMPAGNE Paul. — Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa Vie. I vol. 14 × 20 de 204 pages	90 frs
VIVIER Robert. — L'originalité de Baudelaire (<i>réimpression suivie d'une note de l'auteur</i>), I vol. in 8° de 296 pages	110.—
DESONAY Fernand. — Cinquante ans de littérature belge. I brochure in 8° de 16 pages	20.—
DESONAY Fernand. — Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre. I vol. in 8° de 282 pages	100.—
MAES Pierre. — Georges Rodenbach (1855-1898). I vol. 14 × 20 de 352 pages	110.—
DAVIGNON Henri. — Charles Van Lerberghe et ses amis. I vol. in 8° de 184 pages	100.—
GILSOUL Robert. — Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880. I vol. in 8° de 342 pages	120.—
NOULET Émilie. — Le premier visage de Rimbaud. I vol. 14 × 20 de 324 pages	120.—
RUELLE Pierre. — Le vocabulaire professionnel du houilleur borain. I vol. in 8° de 200 pages	150.—
DELBOUILLE Maurice. — Sur la Genèse de la Chanson de Roland. I vol. in 8° de 178 pages	100.—
L'Écrivain et son public. (Exposés de MM. H. LIEBRECHT, R. GOFFIN, R. BODART et L. CHRISTOPHE, membres de l'Académie). I brochure in 8° de 36 pages	20.—
Table générale des Matières du Bulletin de l'Académie. (Années 1922 à 1952). I brochure in 8° de 42 pages	40.—

Ces ouvrages seront envoyés franco après versement de leur montant au C. C. P. N° 150.110 de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, Palais des Académies, Bruxelles.